

L'HOMME NOUVEAU

n°1859

18 juillet 2025
LXXX^e année
Bimensuel
France: 6,50 €
ISSN 0018 4322

L'espérance est un risque à courir



Saint 
LOUIS

*Un immense
héritage spirituel,
moral et politique*



**SYRIE, IRAK, LIBAN, JORDANIE,
ÉGYPTE, ARMÉNIE, ÉTHIOPIE, PAKISTAN**

 **FONDS DE DOTATION**
SOS Chrétiens d'Orient



**ET SI DEMAIN,
ILS ÉTAIENT SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE
GRÂCE À VOUS ?**



LEGS - DONATIONS - ASSURANCES-VIE

Demandez et recevez gratuitement votre brochure :

01 83 92 16 53 - contact@fddsosco.fr

10 rue du Dôme, 92100 Boulogne-Billancourt

L'Éditorial



de Philippe Maxence

Un été avec saint Louis

Le 26 novembre prochain nous commémorerons le sacre de Louis IX, canonisé par l'Église en 1297. Sa fête a été fixée au 25 août, le jour de sa naissance au Ciel. Pouvions-nous laisser passer de telles occurrences en ne consacrant pas le dossier de ce numéro à saint Louis et à l'immense héritage spirituel, moral et politique qu'il nous a légué ?

Louis IX est devenu saint dans l'exercice de ses devoirs d'état de chrétien, d'époux, de père et de roi. Comme celle de Jeanne d'Arc, sa sainteté est immensément politique. Il ne faut pas craindre d'accoler ces mots. Nous avons trop souvent une vision fautive de la politique, l'associant depuis 1789 aux luttes électorales. Mais celles-ci en constituent la contrefaçon en poursuivant des intérêts particuliers au détriment du bien commun. En théorie, elles sont considérées comme un moyen de régler pacifiquement des conflits qui autrement seraient sanglants. L'actualité récente nous a malheu-

reusement montré que ce n'était pas toujours le cas. Saint Louis établit que la politique n'est pas la gestion des antagonismes afin d'éviter un mal, mais la réalisation du plus grand des biens temporels, celui de la cité dans laquelle les hommes vivent par nature.

Étonnant propos, me direz-vous, pour un numéro spécial d'été. Certes, mais, même en vacances, ne devons-nous pas conserver au cœur le destin de notre pays et l'appétence pour la sainteté ?

Proposant le double d'un numéro ordinaire, celui-ci vous accompagnera pendant tout votre été. Serez-vous satisfaits ? Si c'est le cas, n'hésitez pas à nous adresser la carte postale que vous trouverez page 74. Nous serons ainsi encouragés à faire mieux pour préparer dignement le 80^e anniversaire de *L'Homme Nouveau*.

En attendant, toute l'équipe vous souhaite un excellent été. ♦

2 Je renseigne mes coordonnées

FORMULE D'ABONNEMENT	MAGAZINE 24 n°/an	PREMIUM 24 n° du magazine + 4 hors-série/an	HORS-SÉRIE 4 hors-série/an	DÉCOUVERTE (offre réservée à un 1 ^{er} abonnement)
FRANCE				
Tarif normal	☐ 1 an : 99 € ☐ 2 ans : 190 €	☐ 1 an : 135 € ☐ 2 ans : 235 €	☐ 1 an : 40 €	☐ 3 mois : 30 € ☐ 1 an : 60 € (12 n° du magazine)
Tarif réduit (prêtre, étudiant, chômeur)	☐ 1 an : 80 €	☐ 1 an : 115 €	-	
Tarif soutien	☐ 1 an : 140 €	☐ 1 an : 165 €	-	
ÉTRANGER et DOM-TOM				
Tarif normal	☐ 1 an : 130 € ☐ 2 ans : 240 €	☐ 1 an : 155 € ☐ 2 ans : 275 €	-	-
Tarif réduit (prêtre, étudiant, chômeur)	☐ 1 an : 105 €	☐ 1 an : 140 €	-	-
Tarif soutien	☐ 1 an : 160 €	☐ 1 an : 180 €	-	-
NUMÉRIQUE				
Tarif unique	-	☐ 1 an : 70 €	-	☐ 6 mois : 30 €

3 Je peux abonner un tiers

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : [][][][][][]

Ville :

Pays :

Tél. : [][][][][][][][][][][][]

Courriel :

Formule d'abonnement : Prix : €

Offert à : Prénom :

Nom :

Adresse :

.....

Code postal :

Ville :

Courriel :

4 J'en profite pour commander



Votre dernier hors-série :
*À la découverte des miracles
eucharistiques,*
64 p., 8 €.



Et pour passer un été
avec saint Thomas,
les *Méditations*
de saint Thomas,
384 p., 20 €.

5 Je règle ma commande

Total : € (pensez bien à ajouter les frais de port. Cf ci-contre) ➤

Paiement par: ☐ Chèque bancaire (à l'ordre de L'Homme Nouveau) ☐ Carte bancaire

Payez par téléphone auprès de nos services au 01 53 68 99 77
ou remplissez les informations ci-dessous

Carte n° _____

Exp.: /

Date et signature :

À commander (avant le 29 juillet)
en renvoyant ce bulletin ou sur
<https://hommenouveau.aboshop.fr/>

FRAIS DE PORT • HORS-SÉRIE			
Nbre	France	Dom-Tom	Étranger
1	5 €	8 €	9 €
2 à 4	8 €	10 €	15 €
5 à 10	11 €	13 €	21 €

FRAIS DE PORT • LIVRE			
Nbre	France	Dom-Tom	Étranger
1	5 €	8 €	9 €
2 à 4	8 €	10 €	16 €
5 à 10	12 €	17 €	28 €

Bulletin à renvoyer complété avec votre règlement à l'ordre de **L'HOMME NOUVEAU**, 49 rue Lamartine, 78000 Versailles


**L'espérance est
un risque à courir**


Georges Bernanos

L'HOMME NOUVEAU

N° 1859 bouclé le 9 juillet 2026

49, rue Lamartine, 78000 Versailles

Tél. : 01 53 68 99 77

www.hommenouveau.fr

contact@hommenouveau.fr

Rédaction : redaction@hommenouveau.fr

Abonnements : abonnement@hommenouveau.fr

Standard : 01 53 68 99 77

du lundi au jeudi, de 9 h 30 à 12 h 30

CCP Paris 5558 06T

Prix au n° : 6,50 euros

Encarts : HN pour partie

Pour contacter votre correspondant, composez le 01 53 68 99 suivi des deux chiffres entre parenthèses (ci-dessous) ou le courriel indiqué.

✓ Fondateurs : † R.P. M. Fillère, † Abbé A. Richard

✓ Président, directeur de la publication :

Ch. Sergent

✓ Directeur de la rédaction : Ph. Maxence,

philippe-maxence@hommenouveau.fr

✓ Secrétaire générale de la rédaction : B. Fabre (71),

blandine-fabre@hommenouveau.fr

✓ Relectrice : Cl. Ducrot

✓ Assistante de rédaction : M. de Vergnette,

assistante-web@hommenouveau.fr

✓ Abonnements-diffusion :

F.-M. Assier de Pompignan,

abonnement@hommenouveau.fr

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Faute de secrétariat, nous ne pouvons assurer de répondre aux nombreux courriers ou courriels que nous recevons. Nous vous remercions de votre compréhension.

L'Homme Nouveau est un magazine publié par les

Éditions de L'Homme Nouveau, société coopérative

anonyme au capital minimum de 306 748,31 euros.

RCS Paris B 692 026 347

Siège social : 49, rue Lamartine, 78000 Versailles.

Impression : JFImpression, 296 rue Patrice Lumum-

ba, CS 97874, 34075 Montpellier cedex 3.

Dépôt légal à parution.

N° CPPAP : 1023 I 80110 ISSN 0018 4322.

Maquette : RL Graphics

Crédits photos : p. 6 et 7 : © 2021 Ionov Vitaly/Shut-

terstock ; p. 8 : © Festival Rocamadour 2026 ; p. 9 :

site de la Miséricordedivine.fret jubilee.osb.org ; p. 12 :

Pixabay/Alena/iddea_photo ; p. 13 : CC BY-SA 4.0,

Patafisik et Elena Tartaglione ; p. 21 à 26 et p. 64 : ©

Innocent ; p. 28 : CC BY-SA 4.0, ZeusUpsistos ; p. 30 :

CC BY-SA 4.0 ; G.Garitan ; p. 32 : CC BY-SA 4.0,

Mariordo ; p. 42 : © Marie Piloquet ; p. 49 : CC BY-SA

3.0, Bruno Corpet ; p. 50 : Pixabay/Himsan ; p. 51 :

Pixabay/Pexels ; p. 54 et 57 : Pixabay/congredesign ;

p. 55 : CC BY-SA 3.0, PRA ; p. 56 : Pixabay/Gerd

Altman ; p. 58 : CC BY-SA 3.0, Yann Gwilhou ; p. 62 :

© The Hispanic Society of America, New York, pho-

to : courtesy of The Hispanic Society of America, New

York ; p. 70 : © Xavier Segat ; p. 72 : Pixabay/Wilfried

Wende ; p. 73 : Pixabay/erge.

n° 1859

Sommaire

L'éditorial

p. 3

Lumière sur l'actualité

Pépites de l'été

p. 8

Les maux de la jeunesse contemporaine

p.10

Assomption ou Dormition ?

p. 13

Grand angle

Augustin ou l'heureuse inquiétude

p. 16

Dossier

*Saint Louis, un immense héritage spirituel,
moral et politique*

p. 20

Liturgie et prière

Saint Anne et saint Joachim,

p. 47

le couple de l'été

Les vacances : moi ou Dieu ?

p. 50

Repères

Les vacances sont-elles faites pour lire ?

p. 54

Un mot sur le pardon breton

p. 58

Culture

Une petite-fille de Velázquez ?

p. 62

Michel de Saint Pierre : un combattant

p. 64

dans les tourments du siècle

Carte blanche à Marie Piloquet

p. 69

Voix au chapitre

Apologie de l'abandon chrétien

p. 72



p. 10



p. 16



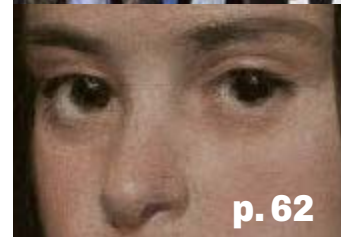
p. 20



p. 50



p. 58



p. 62



p. 72



*Voici la vaste mer,
aux bras immenses*

(Ps 103, 25)



Les PÉPITES de l'été



Cette année, la France fête les 400 ans de sa Marine, fondée en 1626 par Richelieu.

À cette occasion, de nombreux événements sont organisés dans tout le pays, à commencer par les bases navales et la capitale : commémorations, festivals, expositions, conférences, etc. Cet été, le musée de la Marine de Paris accueille une exposition intitulée *La Marine et les*

peintres. Quatre siècles d'art et de pouvoir, suivie du 46^e Salon de la Marine, qui présente des œuvres des Peintres officiels ainsi que des candidats à ce titre prestigieux (jusqu'au 2 août). Du 13 au 16 août, en pleine vallée de la Dordogne, il sera aussi possible de s'associer aux commémorations organisées au sanctuaire de Notre-Dame de Rocamadour, protectrice des marins, avec notamment un pèlerinage d'action de grâces pour l'Assomption. ♦



Festival de Rocamadour

Le Festival de musique sacrée de Rocamadour revient cette année encore, du 15 au 26 août. Les mélomanes pourront y écouter le violon de Renaud Capuçon, la voix de Roberto Alagna ou des chœurs comme les King's Singers, le Tenebrae Choir ou le chœur des Ateliers de la Sportelle. Chaque jour à midi, le Franco-Allemand Alexis Grizard, primé à plusieurs reprises, jouera trente minutes d'orgue dans la basilique Saint-Sauveur. ♦

Nuestra Señora de la Cristiandad

Pour les passionnés du pèlerinage de Chrétienté à Chartres, rendez-vous du 25 au 27 juillet dans les Asturies. L'édition espagnole y relie, depuis six ans, la cathédrale d'Oviedo au sanctuaire marial de Covadonga, sous la protection de saint Jacques, patron du pays, fêté le 25 juillet. ♦





Les Troubadours en Alsace

Début août, Alsaciens et vacanciers présents dans la région pourront croiser les Troubadours de la Miséricorde sur les parvis des églises. Du 1^{er} au 5 août, ces jeunes de 18 à 24 ans, accompagnés de prêtres et de séminaristes de la Miséricorde divine, proposeront des représentations autour de la vie de sainte Odile. Une belle façon d'évangéliser les estivants à la manière des mystères médiévaux. ♦

Le Petit Prince à l'Atelier des Lumières

Pour ceux qui seraient à Paris (XI^e), volontairement ou malgré eux, pour l'été, l'Atelier des Lumières propose plusieurs expositions selon les jours, notamment *Renaissance*, avec des œuvres de Michel-Ange, Vinci, Raphaël, etc., *Van Gogh*, mais aussi *Le Petit Prince*, déjà proposée auparavant et de retour à l'occasion des 80 ans de l'œuvre de Saint-Exupéry. Cette ancienne fonderie transformée en centre d'art numérique et immersif projette les œuvres sur des colonnes de lumière ou des murs, et les met en mouvement, pour une expérience visuelle et auditive inédite. ♦



1 500 ans des Bénédictins

En 2029, la famille bénédictine célébrera les 1 500 ans de sa fondation par saint Benoît au mont Cassin. Durant les quatre années qui la séparent de la date anniversaire, la Confédération bénédictine organise un jubilé mondial en quatre étapes, sur les pas de son saint patron. Le jubilé a débuté avec le lancement d'un site Internet (jubilee.osb.org/fr), qui donnera accès à toute l'actualité du jubilé, mais aussi à des articles historiques ou spirituels, ainsi qu'au recensement des abbayes et événements jubilaires. ♦

Des vacances spirituelles

Après le succès de l'an dernier, les organisateurs de Transmissio donnent de nouveau rendez-vous aux familles cet été, du 21 au 25 août, pour des vacances chrétiennes, sous le patronage de saint Louis. Activités sportives et ludiques surveillées, catéchisme, messes, repas, temps en famille ou par catégories d'âge, tout est pensé pour permettre aux parents de profiter de leur famille et de leur couple en même temps que du bon Dieu. (transmissio.org) ♦



Les MAUX de la jeunesse contemporaine

Thibaud Collin

Jeune auteur, Pierre Valentin vient de publier chez Gallimard *Malaise dans la génération Z*, un essai pénétrant sur la santé mentale des jeunes, qui mérite à la fois d'être pris en compte et d'être complété afin de trouver les voies pour sortir de la grande dépression générationnelle.

La jeunesse actuelle est en souffrance, en grande souffrance. Tel est le diagnostic que Pierre Valentin, après bien d'autres, pose avec concision dans un essai intitulé *Malaise dans la génération Z* (1), paru dans une nouvelle collection de Gallimard au nom programmatique de *En attendant le réel* (2) – étonnamment dirigée par le cinéaste Éric Rochant, scénariste de la série sur la DGSE *Le Bureau des légendes*.

La génération Z (comme Zoom, cet outil de visioconférence très utilisé depuis les confinements

de 2020) désigne les jeunes gens nés entre 1995 et 2013. Ceux-ci succèdent aux Millenials (nés entre 1981 et 1995), à la génération X (1965 à 1981) et enfin aux *boomers* (1946 à 1965). Cette notion de génération, bien qu'un peu artificielle, permet de distinguer sociologiquement une somme d'expériences communes à un certain nombre de classes d'âge. Ces expériences peuvent être des guerres, des crises économiques, des épidémies et des mutations technologiques, etc. Ainsi la génération Z est-elle celle du *smartphone* et des réseaux sociaux (alors que celle des

boomers était celle de la télévision et celle des Millenials de l'ordinateur personnel). Mais Pierre Valentin considère que le critère technologique, bien qu'important, ne doit pas être absolutisé. Son essai cherche à montrer que les causes et les enjeux sont plus profonds.

Le constat de départ est le suivant : malgré sa grande diversité interne, cette génération Z « trouve son unité dans la "crise de la santé mentale" qu'elle traverse ». Dans la myriade de chiffres que l'auteur cite, ne relevons que celui-ci : un quart des 15-29 ans de



La psychiatisation du quotidien et de ses difficultés ordinaires modifierait la perception que les individus auraient d'eux-mêmes.

notre pays souffrent de dépression (3). Comment comprendre ce fait ? L'intérêt de l'approche de Pierre Valentin est qu'elle n'en reste pas au seul plan médical. « *Cette crise psychologique est, à mes yeux, dit-il, une crise culturelle et même une crise morale* ». Sa formation philosophique lui permet de saisir l'objet ultime de la psychologie, à savoir l'âme. Un regard de science expérimentale portant sur les phénomènes psychiques est bien sûr nécessaire et légitime mais il est à compléter par un regard anthropologique et moral. Cela lui permet d'affirmer que le mal-être de cette génération est l'effet des valeurs et des normes individualistes qui lui ont été inculquées. « *Cette crise de sens, dit-il, vient du fait que nous avons renoncé à nous définir comme une collectivité ayant un projet commun pour nous voir comme un simple agrégat d'individus que rien, sinon l'intérêt, ne relie aux autres. En d'autres termes, la crise de la santé mentale n'est pas un simple accident de parcours ; elle est la conséquence de la pleine application de nos choix anthropologiques. Le programme a réussi, et la jeunesse échoue.* »

Six fils rouges sont suivis pour saisir les causes de la détresse de cette génération : 1) la « numérisation » de la jeunesse (les réseaux sociaux et les écrans engendrant un repliement sur soi, une peur de l'engagement, etc.) ; 2) la gestion du Covid (pathologisation d'autrui, polarisation de la société et atomisation sociale) ; 3) l'effondrement de l'avenir (futur illisible et immaîtrisable favorisant la jouissance immédiate) ; 4) la progression de l'idéologie victimaire et d'un « systémisme négatif » (perte de la « résilience », polarisation et atomisation sociale) ; 5) l'individualisation culturelle (fragmentation, sentiment d'accélération, solitude) ; 6) une culture thérapeutique qui aggrave ce qu'elle prétend résoudre.

Ce dernier point nous semble particulièrement intéressant. Il consiste à considérer que le langage thérapeutique a monopolisé

le rapport à soi individuel et social dans nos sociétés individualistes et ce au détriment d'un langage existentiel, moral et même spirituel. Bref, la psychiatisation du quotidien et de ses difficultés ordinaires modifierait la perception que les individus auraient d'eux-mêmes. « *D'une part, le langage thérapeutique charrie une normativité qui ne s'assume pas, qui avance parée d'une aura de neutralité (et ce malgré les innombrables revirements entre chaque manuel DSM [4]), contrairement au champ lexical de la morale, qui joue, lui, cartes sur table. D'autre part, si la morale "juge", ce qui peut être désagréable, voire humiliant, elle présuppose le libre arbitre de ses interlocuteurs, tandis que le langage thérapeutique les allonge symboliquement sur un divan et les déresponsabilise toujours plus de leur mal-être, ce qui peut avoir des répercussions immenses.* » Ainsi, à trop vouloir médicaliser le regard sur les choses humaines, tout le monde finit par se croire malade. Par exemple, le DSM-5 en parlant de « *phobie sociale* » ne contribue-t-il pas à pathologiser la timidité ? Pierre Valentin en





Retrouver le rôle central de la fonction paternelle fait partie des solutions préconisées par Pierre Valentin pour sortir de la crise.

conclut que « *ce sont précisément les raisons qui donnent aujourd'hui leur pleine légitimité à la question de la santé mentale – la fascination pour les chiffres, le relativisme culturel, le langage thérapeutique, la posture victimaire – qui empêcheront de la traiter correctement. (...) La lutte contre la crise de la*

santé mentale échouera si elle s'entête dans sa réduction du culturel au psychologique, du Bien à la santé, du civique au chimique, de la morale au moral ».

D'où la tentative de Pierre Valentin, inchoative et un peu minimaliste, d'offrir des pistes

de « sortie de crise » : nécessité de retrouver le rôle central de la fonction paternelle, nouant amour et discipline, au service de la croissance de la jeunesse. Est également évoquée l'importance de la vie spirituelle et même de la prière car « *depuis les années 1960 atomisation a rimé avec déchristianisation, la perte du lien "horizontal" s'estompant avec le lien "vertical"* ». Il aurait été bon de nommer les propriétés « thérapeutiques » des vertus morales. En effet, de nombreux jeunes avouent leur désir de se libérer de leurs addictions. Or l'éducation familiale et sociale est au service de la pratique de la vertu, chemin du vrai bonheur. ♦

Notes

1. Pierre Valentin, *Malaise dans la génération Z*, Gallimard, 156 p., 21 €.

2. « *Le Réel frappe toujours par surprise. (...) Sa parole est vérité et on ne veut plus de la vérité. On préfère aujourd'hui la considérer comme une fiction. (...) En attendant que le réel nous frappe, nous pouvons nous outiller pour amortir le choc. C'est tout le sens de cette collection.* »

3. Pierre Valentin s'appuie sur une multitude d'études anglo-saxonnes et pour la France notamment sur celle-ci : Mutualité française, Institut Montaigne, Institut Terram, *Santé mentale des jeunes, de l'Hexagone aux Outre-mer : Cartographie des inégalités*, 2025.

4. Acronyme désignant le manuel de référence de la psychiatrie aux États-Unis. Le numéro désigne la version. Le DSM-I (1952) faisait une centaine de pages ; celui de 2022 (DSM-5) en fait 1120 !



ASSOMPTION OU DORMITION ?

Les mystères du 15 août

Abbé Paul Roy, fssp

Le 15 août, l'Église universelle fête l'Assomption de la Vierge Marie, les orientaux, eux, célèbrent la Dormition. Incompatibilité dogmatique ou simple différence dans l'expression ? Éclairage.



Pour la tradition orientale, la Sainte Vierge est morte avant d'avoir été élevée au Ciel.

1 Que fête-t-on le 15 août ?

Le mystère du 15 août est en réalité double : alors que l'on fête en Occident l'Assomption de Notre-Dame, c'est-à-dire son élévation au Ciel avec son âme et son corps, à la fin de sa vie terrestre, cette solennité est rejetée

par certains en Orient, où l'on célèbre à la place la Dormition de la Mère de Dieu. Cette différence de mots et de tradition cache-t-elle une réelle divergence de foi ou de théologie ? Assomption et Dormition désignent-elles deux réalités contradictoires ?

2 Quelles sont les sources du dogme de l'Assomption ?

On entend parfois dire que la Bible ne porte pas trace de l'Assomption : Pie XII appuie cependant sa proclamation dogmatique sur de nombreux passages scripturaires, tirés notamment de la Genèse (la promesse relative à la femme qui écraserait la tête du serpent, et serait donc exempte de la peine due à sa perfidie – la mort : Gn 3, 15), de l'Évangile selon saint Luc (Marie est « pleine de grâce » et déjà habitée par la vie éternelle de Dieu : Lc 1, 28) et de l'Apocalypse (elle est cette femme revêtue du soleil, vue dans le ciel avec son âme et son corps par saint Jean : Ap 12, 1). ➤



Ces indices de l'Écriture furent amplement développés par la tradition ancienne : les premières mentions sont des apocryphes racontant le *transitus Mariae*, mais dès le IV^e siècle, saint Ephrem de Syrie évoque la préservation du corps de Marie, et l'on retrouve de nombreuses homélies sur la Dormition chez les Pères orientaux des VI^e et VII^e siècles. Pour saint Jean Damascène, au VIII^e siècle, il fallait que celle qui avait conservé sans tache sa virginité dans l'enfantement conservât son corps sans corruption même après la mort ; il fallait que celle qui avait porté le Créateur comme enfant dans son sein demeurât dans les divins tabernacles ; il fallait que l'épouse que le Père s'était

unie habitât déjà le séjour du Ciel.

Bien que l'Immaculée Conception de Marie n'ait pas été unanimement enseignée par les docteurs médiévaux, tous adhéraient en revanche à cette tradition de l'Assomption corporelle, enracinée sur une solide tradition patristique et liturgique (on célébrait déjà cette fête depuis longtemps à la date du 15 août). Pour

saint Thomas d'Aquin, il était hautement convenable que la mère de Dieu fût élevée au Ciel, que ce corps qui porta le Verbe ne connaisse pas la corruption. C'est fort de cette tradition ininterrompue et de ces nombreux arguments que le Pape proclama en 1950 le dogme de l'Assomption de Notre-Dame.

3 Qu'est-ce que la Dormition ?

Selon la tradition orientale de la Dormition, célébrée également le 15 août, l'une des douze grandes fêtes de l'année liturgique byzantine, Marie est morte comme tout être humain, par nécessité de sa nature mortelle (et malgré tout blessée par le péché), avant

d'être élevée au Ciel. Le terme « Dormition » souligne la douceur du trépas de la Vierge, qui aurait été entourée miraculeusement par tous les apôtres (sauf Thomas) et ensevelie par eux. La *Theotokos* (« Mère de Dieu ») se serait ainsi unie à l'abaissement de son Fils, mais la mort n'avait pas d'emprise sur elle et elle ressuscita trois jours plus tard pour monter au Ciel, première des créatures à entrer avec son corps et son âme dans l'éternité.

4 Y a-t-il une vraie différence entre Assomption et Dormition ?

Au-delà des traditions diverses, il n'y a pas de véritable divergence quant à la foi. Le problème est institutionnel : c'est la possibilité même pour le souverain pontife de proclamer un dogme qui gêne les orthodoxes, car une telle définition leur semble inenvisageable hors du cadre (très hypothétique depuis le Grand Schisme) de la réunion d'un concile œcuménique (c'est-à-dire auquel ils participeraient aussi). Il faut ajouter à cela leur rejet de l'Immaculée Conception (fondé peu ou prou sur la même réticence), et par là du lien logique établi par la théologie catholique entre l'absence de péché originel en Marie et sa préservation de la corruption corporelle qui en est la peine.



Le 1^{er} novembre 1950, Pie XII proclame solennellement le dogme de l'Assomption.

5 Quelle est la définition donnée par Pie XII ?

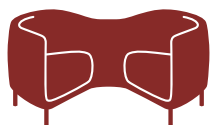
Ayant consulté l'épiscopat du monde entier sur l'opportunité d'une telle définition dogmatique, Pie XII rédigea une argumentation fondée sur le lien avec le mystère de l'Immaculée Conception, sur l'unanimité des antiques traditions liturgique, patristique, spirituelle et doctrinale... Il aurait même reçu à la veille de la proclamation solennelle du dogme une confirmation surnaturelle sous forme de réédition privée du miracle du soleil (de Fatima).

Dans la bulle définissant l'Assomption, Pie XII décida toutefois de laisser délibérément ouverte la question de la « fin de vie terrestre » de Marie, pour ne pas trancher entre les traditions orientale et occidentale. « *Marie, l'Immaculée Mère de Dieu toujours Vierge, à la fin du cours de sa vie terrestre, a été élevée en âme et en corps à la gloire céleste* » : bien que certains théologiens catholiques aient pu suggérer que Marie, préservée du péché originel, ne pouvait connaître la mort « naturelle », le Pape choisit ainsi de respec-

ter les différentes traditions en proclamant le dogme de l'Assomption sans rendre caduque la dévotion à la Dormition.

Au-delà des variations de tradition ou d'interprétation, la célébration de l'Assomption invite les chrétiens à approfondir leur espérance par la méditation de ce dogme. Contempler le mystère de Notre-Dame enlevée corps et âme aux cieux cause une joie profonde : en honorant ainsi notre mère, Dieu nous rend concret le chemin et le bonheur qu'il nous prépare avec elle au Ciel. ♦

Abbé Paul Roy



AUGUSTIN ou l'heureuse inquiétude



*Entretien avec le père Michel,
des chanoines réguliers
de la Mère de Dieu,
prieur à Pau*

*Propos recueillis
par Marie Piloquet*

Pour approcher le monument qu'est saint Augustin – philosophe, théologien et pasteur – les pères Michel et Emmanuel-Marie, avec Nicolas Diat, proposent une lecture à trois voix. Une manière vivante de le rendre accessible et de montrer combien l'évêque d'Hippone parle toujours au cœur de l'homme contemporain.

Saint Augustin a joué le rôle d'un passeur entre deux mondes. Desquels s'agit-il ?

Il s'agit d'abord du monde de l'Antiquité romaine. L'Empire romain, celui qui a conquis toute la Méditerranée, absorbé la richesse de la pensée grecque et bâti une organisation politique et administrative que l'on croyait éternelle, est pourtant en train de se défaire. Augustin, fils de citoyen romain dans cette riche province d'Afrique du Nord et donc héritier de ce monde, va avoir le génie non seulement de déceler cette autodestruction mais aussi d'en comprendre la cause profonde : l'absence du fondement ultime, à savoir le Christ, dont la Révélation vient transfigurer toute chose.



Saint Augustin, lors de sa conversion, se réappropria l'héritage romain.

Mais son attitude ne sera pas celle d'un rejet. Au contraire, il relit et retraduit la civilisation antique

dans un langage chrétien qui assume tout ce qui est vrai et bon en elle. C'est ce travail qui s'exprime dans la première partie de *La Cité de Dieu*. Prenons l'exemple de la rhétorique : pour un Romain, elle est un outil de pouvoir, au service de celui qui en use, alors que le Christ nous enseigne que les mots doivent être au service de la Vérité, au risque de n'être qu'une illusion.

C'est ainsi qu'Augustin retraduit l'ensemble de l'héritage romain à partir de cette pierre angulaire qu'est le Christ, posant les bases de tous les fondamentaux de l'Occident chrétien. Au point qu'au temps de saint Thomas d'Aquin, près de neuf siècles plus tard, faire de la



Saint Augustin avec sa mère, sainte Monique.

théologie consistait largement à commenter l'évêque d'Hippone !

Que doit saint Augustin à sa mère, sainte Monique ?

L'histoire de saint Augustin est indissociable de celle de sa mère. Qui est-elle ? Les hagiographes ont fait d'elle une sainte avant l'heure, tandis que certains freudiens ont cru voir en elle une mère abusive, voire ambitieuse... Monique est avant tout une femme profondément chrétienne qui va accompagner Augustin et lui faire découvrir que ce bonheur qu'il cherche au dehors est en réalité à l'intérieur de lui, en ce Dieu plus intime à lui-même que lui-même. Mais

elle aussi a suivi son propre cheminement de détachement. Sa foi s'affine notamment au contact de saint Ambroise à Milan. À travers la souffrance pour son fils, elle grandit elle-même dans la sainteté. Leurs deux itinéraires sont étroitement liés, et culminent après la conversion d'Augustin lors de ce que l'on appelle l'extase d'Ostie : une expérience mystique vécue ensemble, où ils contemplent, dans le silence, le bonheur éternel promis par Dieu.

On a parfois accusé saint Augustin de misogynie : il n'en est rien. Une grande partie de sa correspondance est adressée à des femmes qu'il considère comme des égales, aristocrates comme issues de milieux plus modestes. Une de ses plus belles lettres est d'ailleurs la *Lettre à Proba*, chrétienne romaine cultivée à qui il adresse un magnifique traité de vie intérieure.

Quand Augustin a été confronté au catholicisme, qu'est-ce qui l'a le plus choqué ou rebuté ?

D'abord, Augustin a trouvé la Bible fort mal écrite, ce qui était passablement insupportable pour

le littéraire qu'il était. Mais surtout, au-delà de cette considération esthétique, il n'arrivait pas à accepter que le Dieu tout-puissant se fasse homme, que le Verbe éternel se fasse chair, et qu'une révélation divine puisse s'exprimer dans des mots humains. Augustin dira plus tard qu'il lui a fallu accepter que le Verbe s'est comme « abrégé », autrement dit qu'il s'est abaissé, qu'il s'est humilié.

On retrouve cette idée dans l'épisode connu du « jardin de Milan », en 386, où Augustin finit par crier vers le Seigneur dans une prière de supplication. Il entend alors une voix lui dire : : « *Tolle, lege* » – « Prends, lis ». Ouvrant le codex



En prière, Augustin entend une voix lui dire : « *Tolle, lege* ».



de saint Paul laissé à proximité, il tombe sur un passage de l'épître aux Romains appelant à « *revêtir le Seigneur Jésus-Christ* ». Au-delà de la question de la chasteté, qui le travaillait alors, c'est surtout l'acceptation du Christ incarné qui s'impose à lui. Et il fait, à ce moment-là, le choix de l'accueillir. C'est le cœur de l'acte de foi : entrer dans l'humilité du Verbe incarné, de la crèche jusqu'à la Croix. C'est ce qu'il tentera d'enseigner aux philosophes platoniciens, pour qui il est impensable que l'humilité puisse être une source de force, et même la source de la force.

Léon XIV a fait sienne une devise tirée de saint Augustin : « *In Illo Uno unum* », « en Celui qui est Un, nous sommes un ». En quoi son attachement à l'Église est-il particulièrement frappant ?

Saint Augustin a toujours été habité par la question de l'unité. Dès sa jeunesse, il s'interroge : comment un Dieu qui est l'Un absolu peut-il créer un monde aussi divers ? Et lorsqu'il devient chrétien, cette question se déplace vers l'Église elle-même. Pour Augustin, elle n'est pas un rassemblement humain, mais une réalité plus profonde : une communauté appelée à participer mystérieusement à l'unité de

Dieu, telle qu'elle se manifeste dans la Trinité. Être membre de l'Église, c'est entrer dans ce principe de communion, où la charité est inséparable de la vérité, et la vérité inséparable de la charité. C'est la raison pour laquelle il a tant combattu les hérésies, notamment le donatisme, dans un engagement à la fois intellectuel et pastoral. Ce schisme, ancré en Afrique du Nord, avait divisé profondément les communautés chrétiennes d'Afrique : au début du V^e siècle, on y comptait autant d'évêques catholiques que d'évêques donatistes. Augustin œuvrera largement jusqu'au concile de Carthage en 401 pour dissiper cette division.

Il s'oppose également au pélagianisme, plus répandu dans les milieux monastiques et théologiques, pour défendre la primauté de la grâce. Fort de l'expérience de sa propre conversion, Augustin maintient cette primauté de la grâce face à la volonté humaine. Dieu nous a aimés le premier : c'est lui qui vient à nous à travers sa grâce.

Qu'appelle-t-on « la seconde conversion » de saint Augustin ?

Quand Augustin se convertit, il nourrit d'abord le désir de vivre retiré du monde, dans une vie communautaire avec quelques

PAR OÙ COMMENCER AVEC SAINT AUGUSTIN

Je dirais, en premier, son *Commentaire de la Première Épître de saint Jean*, qui est l'un de ses plus beaux textes.

Je recommanderais ensuite les *Commentaires sur les Psaumes* dont une belle sélection a été réalisée par le père Albert-Marie Besnard dans *Saint Augustin, Prier Dieu avec les psaumes*, aux éditions du Cerf.

amis, afin de se consacrer à la contemplation et à l'étude de la vérité. Mais très vite, il est comme « arraché » à ce projet. Sa réputation est déjà établie. On sait qu'il est l'un des plus grands rhéteurs de l'Empire devenu chrétien, et on le presse d'accepter d'abord la prêtrise, puis l'épiscopat. Profondément, Augustin ne le voulait pas mais il renonce à ses idéaux, pour se consacrer au soin des âmes : une seconde conversion, cette fois à la mission pastorale. Elle révélera une dimension plus profonde encore de sa vocation, marquée par la miséricorde et le souci de tous ceux qui lui sont confiés.



Celui qui aurait voulu être philosophe devient alors prédicateur à Hippone, s'adressant à des fidèles de toutes conditions sociales. Et il excelle. Il conserve la finesse et le brillant de son style de rhéteur, tout en simplifiant son expression, en jouant sur les rythmes, les parallélismes, les paradoxes, avec un objectif constant : ramener au Maître intérieur, à l'Esprit Saint. C'est sans doute ce qui explique que ses sermons ont traversé les siècles, et figurent toujours aujourd'hui dans nos bréviaires !



Augustin propose une règle différente du monachisme de son époque.

Augustin, lui, propose un autre idéal : celui d'une vie communautaire fondée sur la recherche de l'unité dans la charité, vécue dans un seul cœur et une seule âme. Dans cette communion, il s'agit de faire l'expérience concrète de ce qu'est l'Église, et donc de Dieu lui-même.

Le mot « moine », issu du grec *monos* (« seul »), est ainsi comme dépassé : chez Augustin, il ne s'agit plus de vivre seul, mais de devenir un avec ceux avec qui l'on vit. De cette intuition naît une forme de vie monastique nouvelle, dont l'esprit irriguera durablement les règles religieuses qui lui succéderont. Cette dimension de communion est essentielle. On la retrouve encore

aujourd'hui chez des héritiers spirituels d'Augustin, comme Léon XIV qui a rappelé, lors de son voyage en Algérie, que toute réforme ecclésiale authentique est intérieure et « *commence par le cœur* » : elle consiste en une communion des cœurs et des âmes tournés vers Dieu.

Augustin est-il un optimiste ou un pessimiste ?

Augustin est un profond optimiste, passionné, qui a toujours aimé la vie, le bonheur, la beauté, et qui a toujours cherché à en jouir. La conversion d'Augustin n'est pas une renonciation au bonheur : il valide cette quête qu'il a chevillée au cœur mais la réoriente vers le Christ, vers la plénitude de la Cité de Dieu. Pour Augustin, il ne s'agit donc pas d'éteindre les passions, mais de les ordonner en elles-mêmes et entre elles. La seule passion qui doit nous dominer est celle du désir de Dieu.

C'est le sens de la célèbre ouverture des *Confessions* : « *Tu nous as faits pour toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose en toi.* » Cette « inquiétude » n'est pas un mal : elle est le signe de notre vocation. Elle nous empêche de nous satisfaire de biens passagers et nous arrime au Ciel, qui seul peut combler notre désir de bonheur. ♦

Comment saint Augustin a-t-il vécu son idéal monastique et quelle est la règle qu'il a édictée ?

À son époque, le monachisme se comprend surtout comme une fuite du monde et une vie de solitude au désert. Saint



AUGUSTIN AVEC NOUS,

Père Emmanuel-Marie,
père Michel, Nicolas Diat

Éditions Fayard, « Choses vues »,
288 p., 22,90 €



Saint
LOUIS

*Un immense
héritage spirituel,
moral et politique*

ARome, l'église nationale témoignant de la présence française auprès du Saint-Siège se nomme Saint-Louis-des-Français, achevée et consacrée en 1589. Deux siècles plus tard, en 1764, par-delà l'Atlantique, un colon choisit aussi ce nom pour le nouveau comptoir commercial qu'il fonde sur la rive occidentale du Mississippi : parrainée par un saint médiéval français, Saint-Louis deviendra l'une des plus grandes villes des États-Unis. En 1868, à Beyrouth, les capucins consacrent leur nouvelle église, en conservant volontairement la dédicace de l'ancien édifice qu'elle remplace, construit en 1732 : Saint-Louis ; elle sera érigée, en 1953, en cathédrale, celle du vicariat apostolique latin de la capitale du Liban.

Trois exemples parmi tant d'autres. Europe, Afrique, Proche-Orient, Amérique et même océan Indien... Peu de figures de l'histoire de France ont

laissé une empreinte aussi durable à l'étranger que saint Louis dont on ne compte pas, sur le territoire hexagonal, le nombre de monuments religieux qui lui sont consacrés. Ici et là, on a voulu se souvenir, on a fait le choix délibéré de se rattacher à cette figure tutélaire. L'héritage est revendiqué et sa valeur assumée. Mais pourquoi ?

Alors que nous fêterons le 29 novembre prochain, le 800^e anniversaire de son sacre, il est bon de se rappeler l'histoire de la France qui le vit naître, mais aussi de discerner en quoi saint Louis représente plus que jamais un modèle à suivre, en particulier pour les chefs d'État et, plus largement, pour tous ceux qui détiennent une quelconque autorité, qu'elle soit politique, familiale ou morale. Le roi aux lys fut un dirigeant véritablement légitime parce qu'il a exercé son pouvoir à la lumière de la Cité de Dieu. ♦



Les Lieux de Saint Louis

Philippe Pichot Bravard

POISSY

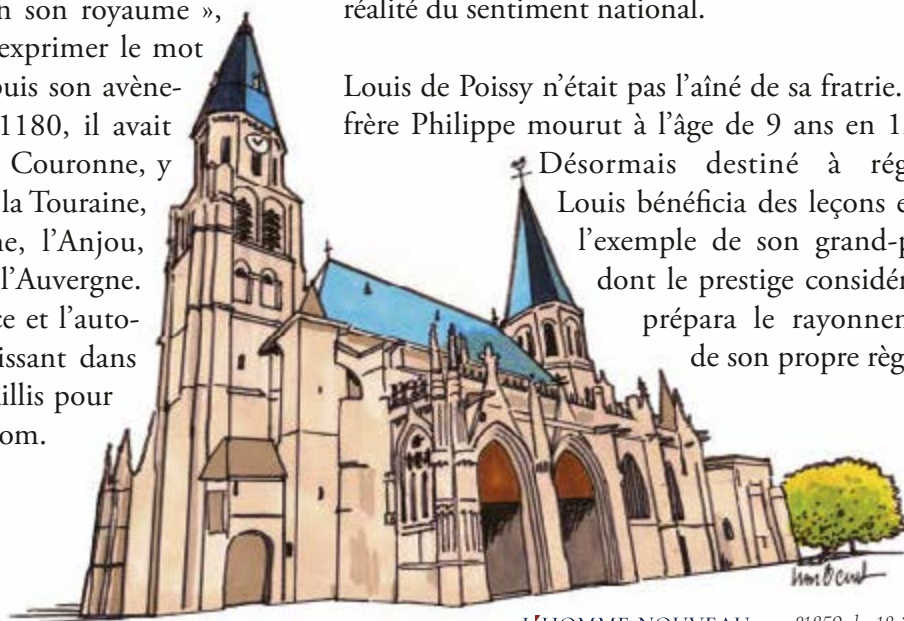
25 avril 1214

Le 25 avril 1214 fut baptisé à Poissy un garçon nouveau-né de la maison royale de France, fruit du mariage de Louis de France, héritier de la couronne, et de Blanche de Castille. Il reçut le nom de Louis, porté par son père, et avant lui par son arrière-grand-père, le roi Louis VII, qui avait cultivé tout au long de son règne les vertus de piété, de justice et de miséricorde.

Le royaume de France était alors gouverné par le grand-père de l'enfant, Philippe II, que l'on devait bientôt surnommer « Auguste », notre Auguste, parce qu'il fut le premier dont on ait dit qu'il était « empereur en son royaume », idée que devait bientôt exprimer le mot de « souveraineté ». Depuis son avènement, le 18 septembre 1180, il avait étendu le domaine de la Couronne, y annexant le Vermandois, la Touraine, la Normandie, le Maine, l'Anjou, une partie du Poitou et l'Auvergne. Il avait accru la puissance et l'autorité de la royauté, établissant dans tout son domaine des baillis pour rendre la justice en son nom.

Au moment où naissait le jeune prince, Philippe II dut affronter une coalition constituée de l'empereur Othon IV, du comte de Flandres, du comte de Brabant et du roi d'Angleterre. Tandis que son fils, Louis, repoussait à La Roche-aux-Moines, aux portes d'Angers, une offensive du roi d'Angleterre, le roi Philippe, rallié par les milices bourgeoises, remportait à Bouvines, à l'ouest de Lille, le 27 juillet 1214, une très belle victoire, s'emparant de l'aigle impériale, tandis que l'empereur était contraint de fuir à bride abattue. Le comte Ferrand, prisonnier, fut ramené « ferré » dans une cage et enfermé au Louvre pour prix de sa félonie. Le retour de Philippe II à Paris fut triomphal, témoignant de la réalité du sentiment national.

Louis de Poissy n'était pas l'aîné de sa fratrie. Son frère Philippe mourut à l'âge de 9 ans en 1218. Désormais destiné à régner, Louis bénéficia des leçons et de l'exemple de son grand-père, dont le prestige considérable prépara le rayonnement de son propre règne.





REIMS

29 novembre 1226

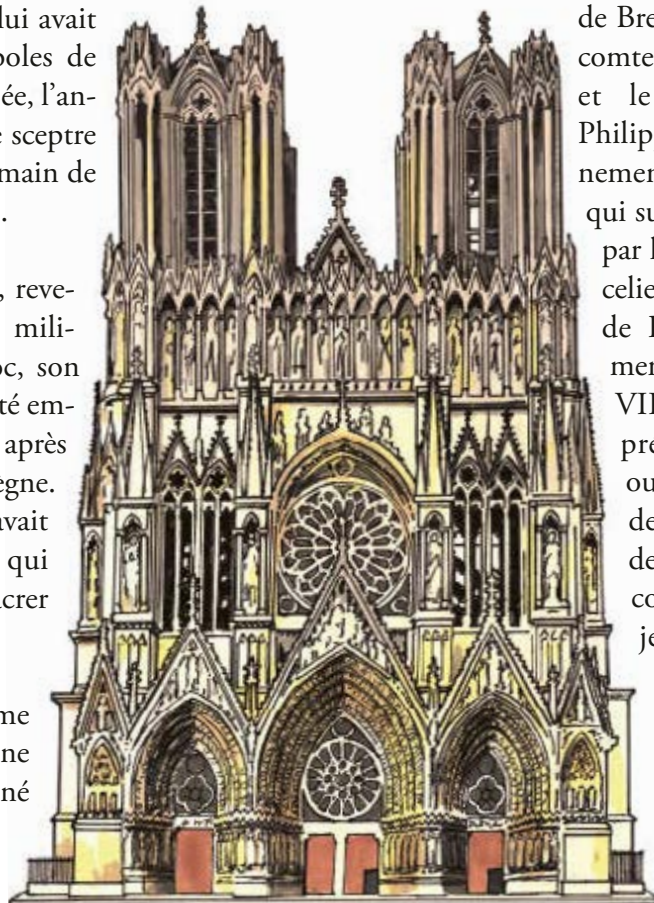
Le 29 novembre 1226, le jeune prince Louis, âgé de seulement 12 ans, recevait dans la cathédrale de Reims en construction l'onction de l'huile sainte, devenant par ce rituel puisé par saint Isidore de Séville dans l'ancien Testament le nouveau roi de France, sacrifié au bien de son peuple. Avant de recevoir l'onction, Louis avait prêté serment de garder la foi catholique, de protéger l'Église et de faire régner la justice en conservant le droit de chacun. Puis, entouré des pairs du royaume, l'archevêque de Reims lui avait remis les *regalia*, symboles de son autorité royale : l'épée, l'anneau, le sceptre long, le sceptre court, bientôt appelé « main de justice », et la couronne.

Trois semaines plus tôt, revenant d'une expédition militaire dans le Languedoc, son père, Louis VIII, avait été emporté à l'âge de 39 ans, après seulement trois ans de règne. Sur son lit d'agonie, il avait fait jurer aux barons qui l'entouraient de faire sacrer au plus vite son fils roi.

Louis IX fut le deuxième roi de la lignée capétienne qui n'ait pas été couronné

du vivant de son père. Pendant deux siècles, les rois de la lignée d'Hugues Capet avaient su conserver une couronne encore élective en y associant de leur vivant leur fils aîné. Philippe II avait acquis un prestige qui le dispensait de cette précaution.

Pourtant, les premières années du règne furent tumultueuses. Louis VIII avait désigné la reine Blanche comme « baillistre » de son fils, lui confiant ainsi la garde du royaume. Certains grands barons, derrière le comte de Bretagne, Pierre de Dreux, le comte de Champagne, Thibault, et le comte de Boulogne, Philippe, frondèrent le gouvernement de Blanche de Castille, qui surmonta l'épreuve, éclairée par les conseils avisés du chancelier Guérin et de Barthélemy de Roye, qui avaient fidèlement servi Philippe II et Louis VIII au cours des décennies précédentes. Elle sut, en outre, mettre fin à la guerre des Albigeois par le traité de Meaux. Elle put alors se consacrer à l'éducation du jeune roi, le préparant à gouverner en prince chrétien les quelque 13 millions de Français qui étaient confiés à ses soins.





LA SAINTE CHAPELLE

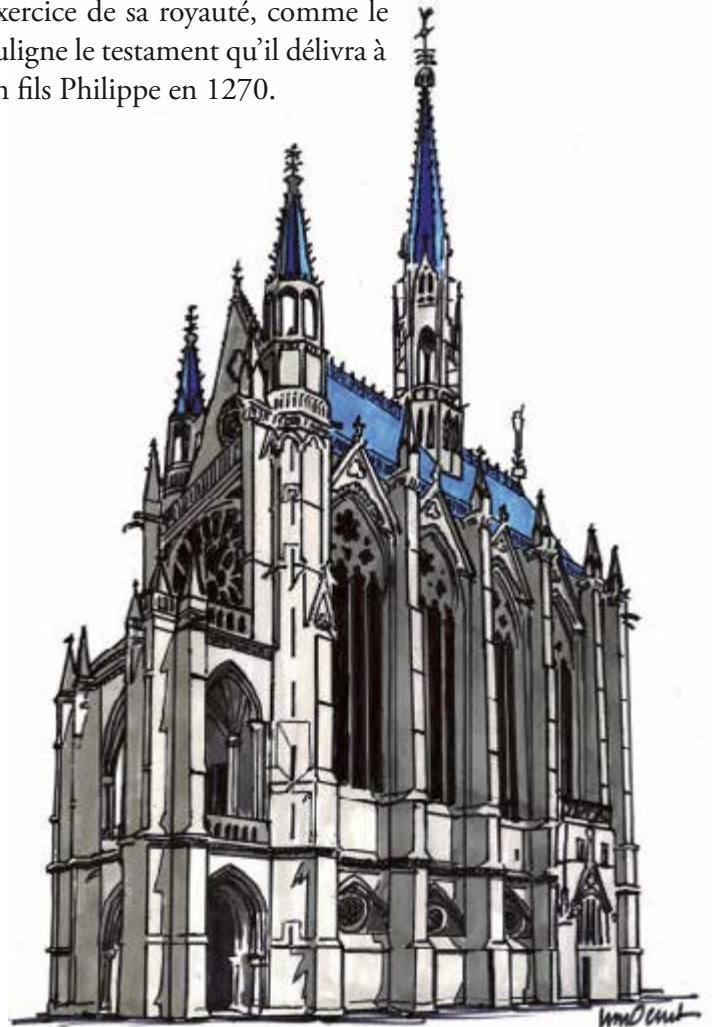
26 avril 1248

Le 26 avril 1248, Louis IX assista à la consécration de la Sainte Chapelle du palais de la Cité, dont il avait ordonné la construction quelques années plus tôt ; splendide écrin de pierre et verre, tout illuminé de lumières colorées, édifié pour accueillir la Couronne d'épines portée par Notre-Seigneur Jésus-Christ lors de sa Passion.

En 1239, à la demande du jeune empereur Baudouin II de Courtenay, Louis IX avait acquis, à prix d'or, la Sainte Couronne d'épines, non sans en avoir au préalable fait vérifier l'authenticité. Relique précieuse entre toutes, la Couronne d'épines est le symbole de la royauté du Christ, royauté ministérielle, royauté de service, fondée sur le sacrifice du Rédempteur sur la Croix pour le salut des hommes. Ramenée en France, la Sainte Couronne avait été solennellement accueillie par le roi le 9 août 1239 à Villeneuve-l'Archevêque (Champagne). Le lendemain, pieds nus, le roi et son frère Robert d'Artois avaient porté la châsse contenant la relique de Villeneuve-l'Archevêque à la cathédrale de Sens. La foule se pressait tout le long du chemin, priant et chantant des cantiques. Tout le royaume communiait à la même ferveur. De Sens, la châsse fut portée au château de Vincennes, où la Couronne d'épines fut vénérée par les habitants de Paris, avant de faire dans la capitale du royaume une entrée royale, portée, à nouveau, par le roi et son frère, toujours pieds nus, en signe d'humilité. La Sainte Couronne fut vénérée à Notre-Dame, avant d'être placée dans la chapelle du palais de la Cité.

Au cours des années suivantes, le roi enrichit son trésor de nouvelles reliques, en particulier un morceau de la Vraie Croix, acquis le 30 septembre 1241, ainsi que l'un des clous de la Crucifixion.

Ce chef-d'œuvre d'architecture gothique témoigne de la foi profonde de Louis IX, désireux d'imiter le Christ en toutes choses, de l'aimer et de le servir dans l'exercice de sa royauté, comme le souligne le testament qu'il délivra à son fils Philippe en 1270.





AIGUES-MORTES

25 août 1248

Quatre mois après la consécration de la Sainte Chapelle, laissant la garde du royaume à sa mère Blanche de Castille, Louis IX s'embarquait à Aigues-Mortes pour l'Orient afin d'accomplir le vœu qu'il avait solennellement formulé en décembre 1244, au sortir d'une grave maladie, de prendre la croix.

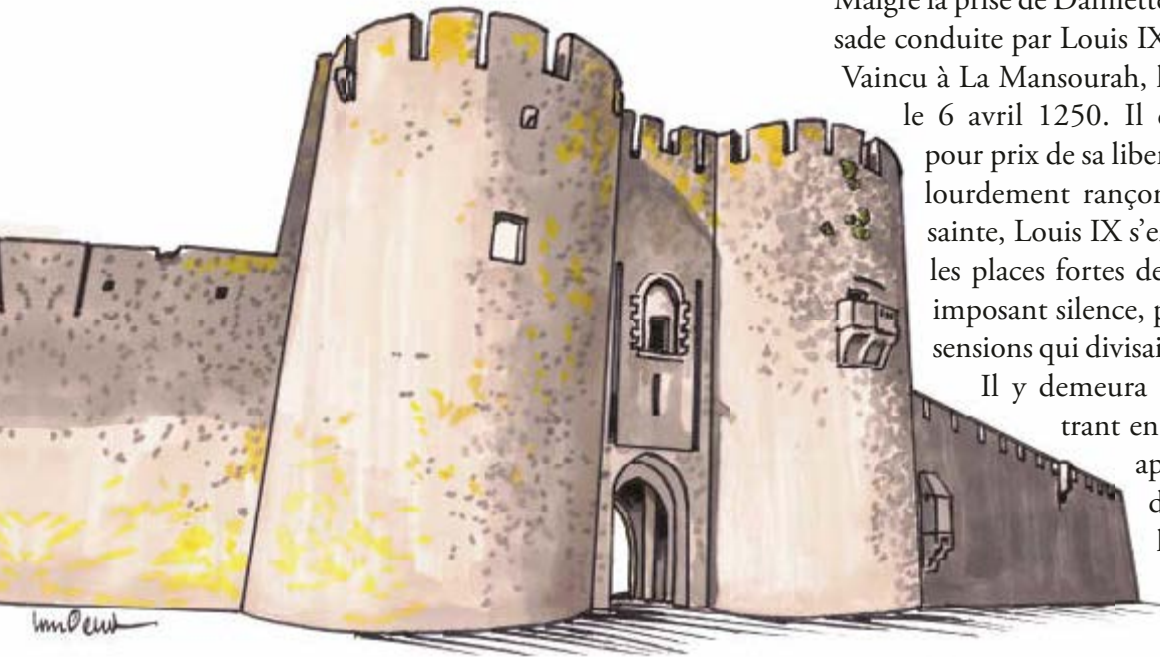
Ce voyage fut d'abord un pèlerinage, un chemin pénitentiel guidé par le désir du roi de se sanctifier par l'ascèse et l'abandon à la Providence, de mettre ses pas dans ceux du Christ.

Ce pèlerinage armé n'en avait pas moins un objectif politique, délivrer Jérusalem reconquise par les musulmans en 1244. Pour ce faire, ayant médité avec soin la situation du Proche-Orient et le détail des

expéditions antérieures, Louis IX estima nécessaire de s'assurer la maîtrise du delta du Nil, espérant y prendre Damiette pour l'échanger ensuite contre Jérusalem. La préparation de l'expédition fut très soignée. Le roi fit appel à ses barons, constituant un ost de près de 15 000 hommes, dont 2 500 chevaliers. Il en assura l'équipement. Il établit à Chypre des relais pour ravitailler son ost. Il se procura les navires nécessaires. Il sollicita l'aide financière du clergé et des villes. Cependant, les discussions diplomatiques menées ne portèrent pas tous les fruits espérés. Seuls quelques contingents anglais se joignirent aux chevaliers français ; les Castillans étaient occupés par la reconquête de la péninsule Ibérique ; l'empereur Frédéric II, en conflit avec le Pape, trahit le roi de France en avertissant ses amis musulmans de ses projets.

Malgré la prise de Damiette, le 6 juin 1249, la croisade conduite par Louis IX fut un échec militaire. Vaincu à La Mansourah, le roi fut fait prisonnier le 6 avril 1250. Il dut restituer Damiette pour prix de sa liberté. Ses chevaliers furent lourdement rançonnés. Gagnant la Terre sainte, Louis IX s'employa alors à restaurer les places fortes de Jaffa, Acre et Césarée, imposant silence, par sa présence, aux dissensions qui divisaient les barons chrétiens.

Il y demeura quatre années, ne rentrant en France qu'à l'été 1254, après avoir appris la mort de Blanche de Castille, l'âme fortifiée par les épreuves endurées.





VINCENNES

Dans l'ouvrage qu'il consacra à la vie de saint Louis, Jean de Joinville nous livra ce témoignage, aujourd'hui auréolé d'une lumière de vitrail :

« Le roi [...] gouverna sa terre bien et loyalement et selon Dieu, [...] Maintes fois il advint qu'en été il allait s'asseoir au bois de Vincennes après sa messe, et s'accotait à un chêne, et nous faisait asseoir autour de lui. Et tous ceux qui avaient affaire venaient lui parler, sans empêchement d'huissier ni d'autres gens. »

Cette anecdote est l'un des mythes fondateurs de notre histoire. Par elle, Joinville nous montre que Louis IX incarnait les vertus propres au ministère royal, et en particulier la vertu de justice qui les contient toutes, et assigne au roi, pour mission primordiale, de rendre la justice à son peuple. Cependant, l'anecdote illustre également les améliorations décisives apportées par saint Louis à l'administration de la justice.

Ainsi, Louis IX établit à Paris une « *Curia in Parlamento* », émanation de l'antique *Curia Regis*, avec pour mission de traiter les affaires judiciaires. Le



roi la présidait lui-même, habitude qui se perdit assez vite après sa mort à cause de la lourdeur des affaires de l'État.

Aux quatre coins du royaume, le roi était représenté par des officiers, baillis, sénéchaux et prévôts, qui rendaient la justice en son nom. Louis IX veilla à ce qu'ils remplissent convenablement leurs fonctions, sans abuser de leurs pouvoirs au détriment des particuliers. Ainsi, en janvier 1247, il ordonna une enquête générale qui permit de recueillir, dans tout le royaume, près de dix mille plaintes contre les officiers

du roi. Plusieurs baillis furent sanctionnés. À son retour d'Orient, dans une ordonnance édictée en décembre 1254, le souverain prit les dispositions nécessaires pour éviter que les abus les plus fréquemment constatés puissent se produire à nouveau.

Enfin, modernisant la procédure, il substitua aux antiques coutumes franques un mode de preuves rationnel puisé dans le droit romain et le droit canonique, interdisant l'usage du duel judiciaire, ainsi que les compositions pécuniaires dans les cas les plus graves.



SAINT-DENIS

23 mai 1271

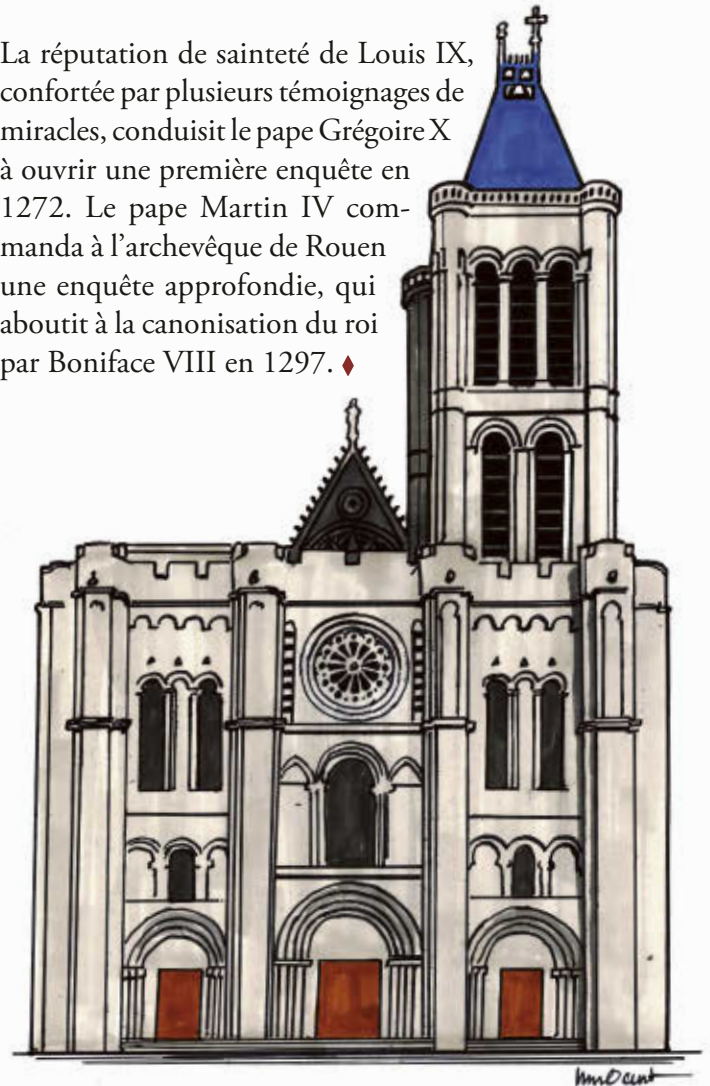
Saint Louis n'avait jamais renoncé au projet de partir à nouveau en Orient. En 1267, malgré l'avis contraire de nombre de ses conseillers, et notamment celui de Joinville, il annonça son intention de prendre à nouveau la croix. Avant de s'embarquer à Aigues-Mortes, le 1^{er} juillet 1270, il dicta à destination de son fils Philippe son testament, y décrivant un programme de politique chrétienne. Le roi avait choisi pour objectif Tunis, dont il espérait peut-être convertir le sultan. La campagne fut brève. Louis IX mourut au pied des murailles de la ville le 25 août 1270 à l'âge de 56 ans.

Pour la première fois, un roi s'éteignait loin de son royaume. Philippe III ne put attendre de recevoir l'onction du sacre pour commencer à régner. Son règne débuta dès la mort de son père, ce qui tendit à rendre le sacre simplement confirmatif, ce que souligna bientôt l'adage : « *Le mort saisit le vif* », ainsi que la formule bien connue : « *Le Roi est mort, vive le Roi !* » Cependant, comme l'atteste l'exemple de Jeanne d'Arc, la population, à rebours des juristes, continua pendant longtemps à considérer que le sacre faisait le roi.

Ayant négocié la levée du siège, Philippe III rentra en Occident en emportant la dépouille de son père. Sur les instances du roi de Sicile, Charles d'Anjou, les entrailles et les chairs furent déposées en Sicile à l'abbaye de Monreale, tandis que les ossements étaient rapatriés en France. Philippe III et son ost rentrèrent à Paris le 21 mai 1271. Le 23 mai, il porta lui-même les cendres de son père à la ba-

silique de Saint-Denis qui s'était imposée, depuis longtemps déjà, comme la nécropole des rois de France, quoique ni Philippe I^{er} ni Louis VII n'y aient été inhumés. Un magnifique tombeau lui fut dressé dans les années 1280, qui fut détruit, avec ceux de Philippe II et de Louis VIII, par les Anglais après le traité de Troyes (1420).

La réputation de sainteté de Louis IX, confortée par plusieurs témoignages de miracles, conduisit le pape Grégoire X à ouvrir une première enquête en 1272. Le pape Martin IV commanda à l'archevêque de Rouen une enquête approfondie, qui aboutit à la canonisation du roi par Boniface VIII en 1297. ♦





Une FRANCE CAPÉTIENNE *contrastée*



Philippe Auguste laissa à son petit-fils un royaume bien administré.

*Amicie Pélissié du Rausas,
Maître de conférences en histoire du Moyen Âge*

Le royaume de France dont hérite le jeune Louis IX est traversé de profondes transformations politiques, économiques et territoriales, dont les promesses sont encore vacillantes. L'ordre ancien de la féodalité est peu à peu recomposé par le ministère royal.

La France du jeune Louis IX est un royaume en pleine mutation. Les conquêtes de Philippe Auguste, les progrès de l'idéologie royale aux dépens de la féodalité et les crises religieuses dans le Midi ont renforcé le pouvoir royal et produit de nouveaux équilibres à consolider. Lorsqu'il est oint et sacré à Reims, le 29 novembre 1226, le jeune roi est l'héritier d'un royaume prospère, en pleine expansion, traversé par la redéfinition des équilibres de pouvoir.

Au début du XIII^e siècle, la France est un royaume « plein », démographiquement et économiquement. Le royaume, c'est-à-dire le domaine royal et les grands fiefs, compte dix millions d'habitants.

Des progrès techniques ont permis d'augmenter les rendements agricoles, écartant la menace des famines. Les villes ont explosé au XII^e siècle, devenant des nœuds économiques, religieux et culturels. Paris, avec 100 000 habitants, est la ville la plus peuplée de la chrétienté. Sur les flancs de la colline Sainte-Geneviève, elle abrite certaines des écoles les plus brillantes de son temps, regroupées en université au tournant du siècle. Le Paris de saint Louis sera un foyer inégalé des études philosophiques et théologiques. Plus à l'est, les foires de Champagne sont connues à l'échelle de l'Europe. On y change de l'argent, des nouvelles, des idées : c'est l'intégration du nord-est du royaume de France

dans les circuits d'échanges internationaux qui vont de la Hanse à la Méditerranée.

Des chartes des communes

Les rois accompagnent ce mouvement, en accordant tout au long du XII^e siècle des chartes de communes, qui créaient une autonomie et une identité urbaines et faisaient des villes les alliées du pouvoir royal. Pour autant, il ne faut pas se méprendre : le poids économique et culturel des villes dépasse largement leur réalité démographique. Les sujets de Louis sont, dans leur écrasante majorité, des ruraux, des hommes pour qui la terre reste la valeur première. ►



Ce monde plein, le grand-père de Louis IX l'a encore agrandi. Au petit domaine royal, centré sur l'Île-de-France et l'Orléanais, Louis VIII († 1226) et Philippe Auguste († 1223) avaient ajouté l'Artois, le Vermandois, le duché de Normandie, l'Anjou, le Maine et la Touraine (1202-1204) et le nord du Poitou, ainsi que le Berry et une partie de l'Auvergne. Dans le Midi toulousain, les Capétiens avaient profité de la croisade albigeoise pour pousser leurs pions ; en 1223, le principal chef croisé, Amaury de Montfort, avait cédé à Louis VIII l'ensemble de ses droits dans le Toulousain. Seule l'Aquitaine anglaise restait fermée au Capétien : recentré sur

Bordeaux, cet immense fief entre Charente et Pyrénées affirmait son identité plantagenêt après les conquêtes septentrionales de Philippe Auguste et Louis VIII. Il reviendrait à Louis IX de préciser le statut de ce fief dans le royaume, par la voie de la diplomatie.

Terres et honneurs

Ces conquêtes avaient évidemment gonflé le budget de la monarchie : pour le spécialiste de Philippe Auguste John Baldwin, la Normandie et la Touraine représentaient une augmentation de 80 000 livres parisis dans les revenus annuels du roi. En valeur brute, ces acquisitions apportaient aussi un réservoir de terres et d'honneurs indispensable à l'exercice du patronage royal. Philippe Auguste laissait donc à son petit-fils un Trésor royal rempli. Plus important encore, il lui léguait un quadrillage administratif et fiscal renforcé, en la personne des prévôts et des baillis. Ces officiers du domaine royal, d'abord chargés de rendre justice au nom du roi, voient leurs responsabilités s'étendre aux convocations militaires et à la collecte des revenus. Lorsque Louis IX est sacré, leurs circonscriptions, les baillages, se forment. Ils sont

la base d'un découpage administratif du royaume qui va durer plusieurs siècles.

Ces avancées administratives et militaires sont couronnées par un autre héritage, idéologique celui-ci : la formation d'une religion royale, et la précision du statut juridique d'un royaume recentré sur son roi. Dans ce domaine, il est plus exact d'affirmer que Philippe Auguste et Louis VIII avaient laissé à leur successeur un formidable potentiel qu'il restait à actualiser. Celui-ci reposait sur l'idée d'un ministère royal quasi sacerdotal, un héritage carolingien récupéré par les premiers Capétiens. Au XII^e siècle, un lieu incarne la sacralité monarchique : c'est la basilique de Saint-Denis, la grande œuvre de l'abbé Suger (1080-1151). Les descendants d'Hugues Capet avaient pris l'habitude de s'y faire inhumer ; à partir de l'abbatiate de Suger, la basilique est reconstruite dans un style gothique qui force l'émerveillement, et abrite les *regalia*, ces insignes de la souveraineté royale que sont l'épée, la couronne et le sceptre. L'oriflamme, l'étendard déployé par le roi en guerre, y est également gardée depuis le milieu du siècle.

L'idée de souveraineté, elle, progressait plus lentement dans les mentalités : si Philippe Auguste avait commencé de dégager le



La basilique Saint-Denis construite par l'abbé Suger incarne la sacralité monarchique.



Le couronnement de Louis VIII et Blanche de Castille, les parents de Louis IX.

royaume de la tutelle de l'empire, il reviendra à Louis IX de faire admettre que « *le roi ne tient [son pouvoir] de personne, sinon de Dieu* », et surtout, de l'imposer aux grands féodaux de son royaume. En 1226, cette révolution est encore loin d'être acquise et le sacre de Louis fait éclater les tensions qui existent entre le roi et les grands barons : plusieurs d'entre eux manquent à l'appel à Reims, dont le puissant comte de Bretagne, Pierre de Dreux, frustré dans ses aspirations matrimoniales par Louis VIII à la fin de son règne. Même le comte de Champagne, Thibaut de Navarre, qui deviendra un fidèle soutien de Blanche à la fin de la décennie, est alors dans l'opposi-

tion. Dès 1227, une partie du baronnage bascule dans la révolte ouverte, forçant le jeune roi à se réfugier dans le château de Montlhéry. Jusqu'au début de la décennie 1240, des conflits embraseront régulièrement les marches du royaume, obligeant Louis et Blanche à jouer de la diplomatie et des armes pour soumettre les barons. Les révoltes féodales du début

du règne étaient la preuve directe des avancées d'un pouvoir royal nouveau, fondé sur le contrôle accru des hommes et des ressources du royaume et la sacralisation sans précédent de la figure royale, aux dépens de l'autonomie des grands seigneurs.

Une situation politique et militaire explosive

Dans le sud, la méfiance à l'encontre du pouvoir royal était plus dangereuse encore parce qu'elle se nourrissait de l'héritage religieux hétérodoxe des mouvements « hérétiques », et des exactions commises par les croisés venus du nord. Louis VIII n'était-il pas mort à

Montpensier en revenant de la croisade contre Raymond VII ? Il laissait à son fils une situation politique et militaire explosive, où les conquêtes royales ne pouvaient être garanties et maintenues qu'au fil de l'épée, face aux comtes de Toulouse dont le retour dans la « vraie foi » catholique restait fragile. C'est Blanche de Castille qui sut triompher de ce borbier politico-militaire par la voie de la diplomatie, en forçant Raymond VII à faire sa paix avec l'Église à Meaux, en 1229. Le traité qui en résulta est un succès de la diplomatie de la régente : lourde amende pour le comte de Toulouse, obligation de partir en croisade, retour en grâce de Raymond parmi les vassaux de la Couronne, mais promesse de mariage de sa fille Jeanne avec un frère capétien, lequel recevrait, en dot, rien moins que le comté de Toulouse, et engagement du comte à fonder une université à Toulouse. Trois ans après le sacre, le jeune Louis apprenait de sa mère qu'en misant sur la croisade, l'argent et la diplomatie, on transformait une grave crise féodale et religieuse en opportunité territoriale pour le royaume. Il n'oublierait pas la leçon, et ne cesserait de considérer sa mère, la formidable Blanche, comme son héritage politique le plus précieux. ♦

Amicie Pélissier du Rausas



Sous le manteau FLEURDELISÉ

À travers l'exemple du sacre de saint Louis, le médiéviste Patrick Demouy revient sur les origines, le déroulement et la portée symbolique de cette cérémonie à Reims, où le roi devient, par l'onction, l'élu de Dieu et le garant de l'ordre chrétien du royaume.

Entretien avec Patrick Demouy
professeur émérite d'histoire médiévale
à l'Université de Reims Champagne-Ardenne.



Le premier roi sacré en France fut Pépin le Bref.

À partir de quand la France a-t-elle sacré ses rois ?

Le premier roi sacré en France fut Pépin le Bref, en 751. Porté sur le trône par les grands du royaume, à la place du dernier roi mérovingien, Childéric III, il était essentiel de manifester publiquement que ce nouveau souverain était bien l'élu de Dieu.

L'idée d'un sacre, dépassant la simple intronisation, s'imposa alors. La référence biblique est évidente : en son temps, Dieu a choisi le petit David et a ordonné au prophète Samuel de l'oindre d'une huile qui le remplit d'une grâce particulière. Cette élection divine confère au roi une dimension sacrée très forte : attenter à

sa personne revient, en quelque sorte, à commettre un sacrilège. C'est la raison pour laquelle, à la mort prématurée de Louis VIII lors du siège d'Avignon, Blanche de Castille s'empessa d'organiser le sacre de son fils, âgé de 12 ans. En l'espace de trois semaines, elle fit couronner le jeune Louis IX, d'autant qu'un demi-frère du roi défunt, Philippe Hurepel, reconnu illégitime, menaçait d'exercer la régence.

Pourquoi ce choix de Reims ?

Dès 816, Louis le Pieux choisit de se faire sacrer dans la cathédrale de Reims, en mémoire du baptême du premier Louis, Clovis. Il entendait ainsi marcher dans les pas du fondateur de la royauté chrétienne. À partir du sacre d'Henri I^{er}, en 1027 (à l'exception de ceux de Louis VI en 1108 et Henri IV en 1594), tous les rois de France reçurent l'onction et la couronne dans



cette cathédrale, afin de s'inscrire à la fois dans une continuité royale et une filiation spirituelle. Cette référence à Clovis devint encore plus explicite lorsque le pape Innocent II, lors du sacre de Louis VII, le 25 octobre 1131, affirma publiquement l'origine miraculeuse de l'ampoule descendue du ciel pour oindre Clovis, la Sainte Ampoule pieusement conservée par les moines de Saint-Remi. Oints de la même huile que le premier d'entre eux, les rois renouaient clairement la chaîne des temps et y puisaient un signe éminent d'élection divine et des grâces de thaumaturges. C'est précisément sous le règne de saint Louis que la Sainte Ampoule prit toute sa place dans la liturgie du sacre.

Son contemporain saint Thomas voit aussi dans le roi une figure un peu christique...

Déjà, le mot « Christ » signifie « celui qui est oint ». Par le sacre, le roi reçoit de Dieu la mission de conduire son peuple, aux côtés des évêques, vers un royaume qui n'est pas de ce monde : telle est la signification profonde des prières qui jalonnent la cérémonie. Plusieurs éléments du rituel soulignent cette dimension quasi sacerdotale. Le costume royal est très proche d'un costume épiscopal puisqu'il superpose dalmatique et manteau. Le grand sceptre ressemble étrangement à une crosse. L'anneau évoque celui de l'évêque : le roi épouse le royaume de France, comme l'évêque épouse son diocèse.

Quant à la coiffe conique surmontant la couronne comme une tiare, elle assimile pour ainsi dire royauté et sacerdoce, dans le droit fil de Melchisédech, roi et prêtre tout à la fois. La liturgie du sacre, elle-même, rappelle les rites d'ordination diaconale, sacerdotale ou épiscopale, notamment par la prosternation durant les litanies et les onctions des mains et du front. À l'issue, un grand festin est donné dans la salle de l'archevêché : le roi y siège, entouré des douze pairs de France – comme une cène d'ordre politique.

Le roi de France n'est certes pas un clerc mais il ne se confond pas davantage avec le commun des laïcs. Par le sacre, il devient un personnage à part, placé dans une condition singulière au sein de l'ordre chrétien.

UN MANTEAU ROYAL

La couleur, dite « hyacinthe », en référence au manteau de grand prêtre d'Israël d'un bleu violacé, correspond à l'azur des armes royales apparues sous Louis VII : elle évoque le ciel, la transcendance divine. Quant au semis de fleurs de lys, il s'inscrit dans la tradition cosmique des manteaux des souverains occidentaux et renvoie lui aussi au grand prêtre dont il est écrit :

« sur sa robe talaire était tout l'univers » (Sg 18, 24). Au XII^e siècle, la couleur bleue est, en outre, déjà la couleur de la Vierge Marie, tandis que la fleur de lys, symbole de pureté, lui est également associée dans l'iconographie chrétienne. Au XIV^e siècle, Charles V ramènera le nombre de fleurs de lys, sur l'écu de France, à trois, en hommage à la Trinité. ♦

Comment s'est déroulé très concrètement le sacre de saint Louis ?

Il n'existe aucun récit précis du sacre et nous ne savons pas avec certitude quel *ordo* fut utilisé. Néanmoins, les grandes lignes de la cérémonie sont connues. Après l'office de prime, le roi sort de sa chambre, soutenu par deux évêques portant les saintes reliques sur leur poitrine, et est accueilli par l'archevêque qui l'installe devant le maître-autel, sur un siège curule, tandis que





La cérémonie du sacre de Louis IX suivit un ordonnancement précis.

tous les insignes royaux sont déposés sur l'autel. La Sainte Ampoule est apportée par l'abbé de Saint-Remi, accompagné de ses moines. Après la récitation des litanies, l'archevêque demande au roi de promettre de maintenir et d'observer la foi catholique, de protéger les églises et leurs ministres, de maintenir la paix et la justice, de défendre le royaume, selon une formulation remontant au IX^e siècle, puis conformément aux prescriptions du IV^e concile du Latran (1215), d'en chasser les hérétiques. On a d'ailleurs pu voir tout le soin que saint Louis mit à unifier spirituellement son pays, tant face aux anciens cathares que face aux Juifs. À celui qui est le premier chevalier du royaume, sont ensuite remis les éperons d'or, puis l'épée. Le roi est alors dépouillé de ses vêtements pour ne garder qu'une tunique avec de larges ouvertures.

L'archevêque mélange avec du saint chrême une parcelle du contenu de la Sainte Ampoule. Agenouillé, la tunique dégrafée, le roi reçoit une onction sur le sommet de la tête, sur la poitrine, entre les épaules, sur chaque épaule et aux jointures des bras. Le roi se prosterne... Une véritable mutation s'opère. Il reçoit le manteau royal, bleu fleurdelisé, puis les dernières onctions sur les mains. L'archevêque lui remet alors l'anneau puis le long sceptre dans la main droite et le petit – appelé au XV^e siècle « main de justice » – dans la main gauche. C'est une particularité française que cet attachement à deux sceptres, qui résulte de la lecture de la Bible. *Baculus et virga*. « *Près de moi ton*



La cathédrale de Reims, choisie par les rois pour leur sacre, en souvenir du baptême de Clovis.

bâton, ta houlette sont là qui me consolent » (Ps 22). L'un châte quand l'autre relève.

Enfin les pairs sont appelés nominativement ; l'archevêque prend la couronne sur l'autel et, seul, la pose sur la tête du roi, puis les pairs de France (six ecclésiastiques, six laïcs) y portent la main droite pour la soutenir. Le roi est alors intronisé au sens propre du terme. « *Vive le roi pour l'éternité* », lance l'archevêque. C'est une phrase que l'on retrouve dans le sacre de Salomon. Il entonne le *Te Deum* et les cloches sonnent à la volée pendant que le peuple chante *Kyrie eleison*. Et la messe est célébrée.

Y a-t-il une messe spécifique pour le sacre des rois ?

Non, car le sacre a toujours lieu un dimanche, sauf très rare exception, ou un jour de solennité comme la Toussaint ou l'Assomption : c'est donc la messe du jour qui est célébrée. Pour saint Louis, en ce 29 novembre 1226, c'était le premier dimanche de l'Avent. Et les mots de l'introït résonnèrent d'une manière particulière : « *Vers toi j'élève mon âme ; mon Dieu, je mets ma confiance en toi, que je ne sois pas confondu ; que mes ennemis ne se moquent pas de moi. Car tous ceux qui espèrent en toi ne seront pas déçus.* » ♦

Propos recueillis
par Marie Piloquet



Un HÉRITAGE à part entière

C'est très symboliquement que le saint roi a marqué la dynastie capétienne. Sa mort constitue en effet un point de départ pour ses descendants qui confère à l'appartenance à son lignage et à son sang un caractère exceptionnel. Ils aspirent à construire une *beata stirps*, une lignée bienheureuse, dont le prestige rejaillit sur ses descendants.



Ainsi émerge dès la fin du XIII^e siècle un groupe à part des parents du roi : les « princes des fleurs de lys », bientôt nommés « princes du sang ».

En politique, leur prestige inégalé se traduit par un droit naturel à conseiller le souverain, voire à exercer le pouvoir en cas de régence.

Les descendantes de saint Louis développent une conscience aiguë d'appartenance au sang royal. Dès le XIV^e siècle, les filles de roi disposent d'une éducation spécifique et d'un rôle



symbolique à la cour. Elles sont investies de la transmission de la mémoire glorieuse de saint Louis au sein de leur lignage. Elles adoptent de nouvelles titulatures qui rappellent et exaltent

cette ascendance sainte. Ainsi, Agnès, duchesse de Bourgogne, utilise le titre officiel de « fille de Monseigneur saint Louis ». Aux générations suivantes, le titre de « fille de roi de France » est adopté. Enfin apparaît le terme de « fille de France », nom de pouvoir qui suppose une domination symbolique.

La perpétuation de la mémoire de saint Louis transparaît aussi dans les arts et l'architecture : il apparaît comme figure tutélaire et ses symboles sont repris abondamment. Les généalogies exaltant « *l'excellence et la noblesse* » de ses descendants se multiplient. Enfin, des saintes chapelles sont fondées jusqu'au XVI^e siècle sur le modèle de la Sainte-Chapelle par des princes de sang royal qui souhaitent s'inscrire dans la lignée de saint Louis et rehausser le prestige de leur résidence.

Ainsi, entretient-on et exalte-t-on de génération en génération, chez les Capétiens, la mémoire du saint ancêtre, source d'une gloire que rien ne saurait égaler. ♦

Anne de Mézeray



Blanche Marguerite

Deux reines au chevet du royaume

Anne de Mézeray

Dans l'ombre et la lumière du règne de saint Louis, deux figures féminines s'imposent : Blanche de Castille, mère dévouée et reine de fer, et Marguerite de Provence, reine pieuse et épouse fidèle. À travers leurs influences respectives, se lit l'équilibre singulier d'une royauté en acte, structurée par la foi chrétienne.



De toutes les femmes qui ont entouré Louis IX, c'est sa mère Blanche de Castille (1188-1252) qui a marqué les esprits. La princesse espagnole est restée dans les mémoires comme modèle de femme de pouvoir et de piété. Son contemporain, le chroniqueur anglais Matthieu Paris, évoque « *la majestueuse reine Blanche, femme par son sexe, mais homme par sa fermeté et qui méritait d'être comparée à Sémiramis* ». D'autres dames ont cependant entouré le saint roi tout au long de sa vie ; à toutes il s'est montré très attaché, qu'il se soit agi de son épouse Marguerite de Provence ou encore de ses filles.

Une reine sur la scène politique

Avant la mort de son époux Louis VIII, fils de Philippe Auguste, en 1226, les sources sont très discrètes à propos de la reine Blanche de Castille qui ne dispose visiblement que de très peu de pouvoir. Cependant elle s'affirme comme une éducatrice exigeante qui fournit à son fils Louis les meilleurs précepteurs afin qu'il reçoive un enseignement religieux et moral digne de celui d'un grand roi chrétien. Veuve et mère d'un roi trop jeune pour régner, Blanche est projetée sur

la scène politique où elle s'illustre avec tact et habileté pendant de longues années. À deux reprises, elle exerce un pouvoir longtemps assimilé à une régence, à tort puisque ce titre n'est jamais employé au XIII^e siècle, encore moins pour qualifier un gouvernement exercé par une femme.

En novembre 1226, le roi Louis VIII agonisant confie la tutelle ainsi que la garde du royaume et de ses enfants à son épouse Blanche, qui bénéficie du soutien de la moyenne noblesse et se hâte de faire sacrer le jeune souverain. Le roi défunt a certes laissé à son épouse un pouvoir consolidé, mais le royaume est sujet à de vives tensions.

La quantité d'actes officiels portant le nom de Blanche jusqu'en 1229 témoigne de son activité politique intense après la mort de son époux. Cependant les actes de la chancellerie qui enregistrent les décisions les plus importantes mentionnent toujours la reine en association avec son fils, preuve qu'elle ne détient pas tous les pouvoirs. La reine est soutenue par d'éminents conseillers, parmi lesquels Barthélemy de Roye et Guérin, évêque de Senlis. Ces hommes d'une fidélité irréprochable constituent un socle solide sur lequel s'appuyer, notamment pour résister à l'opposition menée par de grands féodaux,

tels que le comte de Champagne, Pierre Mauclerc, puis Enguerrand de Coucy, qui remet en cause son autorité dès 1227.

Pendant ses premières années au pouvoir, Blanche de Castille se pose en gardienne de l'autorité royale, parvenant à réduire à

FILLES DE SAINT LOUIS

Saint Louis porte un amour très profond à ses filles. À partir de son règne, le statut de fille de roi acquiert un éclat particulier et elle devient un personnage à éduquer de manière spécifique. Le roi convie ainsi à la cour des théologiens qui sachent prêcher à ses filles l'amour de Dieu et de la vertu. Louis IX écrit des *Enseignements* à sa fille Isabelle, à une époque où les traités d'éducation d'un père à sa fille sont fort rares. Le texte témoigne de l'amour réciproque que se portent le roi et sa fille, amour qui rejoint celui que l'on doit porter à Dieu, dans une sorte de charité (*caritas*) qui transcende l'amour humain. Au même moment, un véritable enjeu dynastique apparaît et l'on commence à exalter le sang des princesses issues de la lignée du saint roi capétien, qui vont en perpétuer la mémoire à travers les siècles. ♦



Mariage de saint Louis avec Marguerite de Provence.

néant les oppositions. Les exclus du gouvernement, reconnaissant en elle un maillon du pouvoir, entreprennent contre elle une campagne de calomnies et de rumeurs visant à ruiner son image et à l'affaiblir ainsi que ceux que l'on accuse d'être ses amants. La reine fait face à cette campagne d'opinion avec courage et détermination et mène les troupes royales aux côtés de son fils contre les grands féodaux rebelles qui se soumettent pour la plupart vers 1230. Surtout, tout au long de ces guerres et de ces révoltes, c'est la souveraine en personne qui négocie les traités et les trêves.

La décennie 1230 correspond à une période de retrait de Blanche qui continue toutefois à esquisser les traits de la politique royale comme conseillère du roi. Elle réapparaît en 1237, toujours partisane d'une royauté forte

lère après la mort de Barthélemy de Roye en 1237. Louis IX ne s'émancipe de son influence qu'à partir de 1240-1242, date qui coïncide avec la naissance des premiers enfants du couple royal.

Deux femmes aux intérêts divergents

En 1234, Louis IX a en effet épousé Marguerite de Provence (1221-1295), fille de Raimond-Bérenger V, comte de Provence, et de Béatrice de Savoie, et alors âgée de 13 ans seulement. Le mariage a reçu l'assentiment de Blanche qui y a vu la possibilité d'unir la Provence au royaume de France. Le couple, particulièrement uni et bien accordé, donne naissance à onze enfants entre 1240 et 1260. Bientôt émerge une sorte de rivalité entre les deux reines, qui s'explique plus par des considéra-

qui doit faire plier les grands de nouveau en rébellion. Reine et mère du roi, elle a pour unique dessein de consolider la royauté au profit de son fils dont elle demeura quasiment la seule conseil-

tions politiques et diplomatiques que par une inimitié personnelle. Peut-être sur les conseils de Marguerite, Louis commence à se constituer un nouveau groupe de fidèles conseillers et évince peu à peu sa mère du pouvoir. Il ne suit plus son avis et Blanche quitte le palais royal où elle avait vécu jusqu'alors. La politique extérieure du roi, favorable à la Provence et aux Dampierre en Flandre, déplaît à la mère du roi. Marguerite entretient des liens étroits avec sa sœur Éléonore, reine d'Angleterre, comme en témoigne son abondante correspondance. Les deux souveraines cherchent à promouvoir un rapprochement entre leurs deux royaumes, ce qui contrarie Blanche de Castille.

Il semble en outre que Marguerite ait voulu occuper une place grandissante dans les affaires du royaume, au point qu'en 1242, elle doit prêter serment sur les Évangiles de ne pas prendre de décision contraire au testament de son mari qui est alors malade.

La croisade en Égypte

La question de la croisade constitue un second point d'achoppement. Blanche s'oppose aussi au désir de son fils de partir en croisade, sans succès. Au contraire, la reine l'y accompagne de 1248 à 1254. C'est d'ailleurs en Égypte



qu'elle donne naissance à trois de ses enfants. Durant la captivité du souverain en 1250, qui intervient quelques jours seulement avant un accouchement, elle se révèle comme femme diplomate en négociant sa libération.

Cette croisade est aussi pour Blanche de Castille l'occasion de revenir au pouvoir. Lorsque saint Louis quitte le royaume pour la croisade, c'est à sa mère qu'il confie la tutelle des enfants royaux et le gouvernement, la dotant du pouvoir de nommer les baillis et tous les serviteurs de la monarchie, de conférer les dignités et les bénéfices ecclésiastiques, de recevoir fidélité des évêques et abbés. Le roi part certes avec le grand sceau, qui valide les actes officiels, ce qui signifie que sa mère ne peut prendre aucune décision majeure, mais les actes de gouvernement seront émis au nom de Blanche et scellés de son propre sceau. Cette dernière fait

revenir autour d'elle ses fidèles conseillers, parmi lesquels Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris. Elle veille à la bonne administration du royaume qu'elle parvient à maintenir en paix. Elle pourvoit à l'aide financière et logistique de la croisade de son fils qui, après des débuts difficiles en Égypte, remporte des victoires.

Deux reines finalement semblables

À sa mort en novembre 1252, Blanche de Castille gouverne en quasi-régente. Cependant ce n'est ni en reine ni en femme de pouvoir qu'elle choisit de mourir, mais sous l'humble habit des religieuses de Maubuisson. Elle rejoint ainsi sa belle-fille par sa piété exemplaire. Marguerite meurt pour sa part en 1295 dans un couvent parisien où elle s'est retirée. Durant leur

vent le souverain qui porte la sainte relique en procession, à pied, jusqu'à Notre-Dame. Toutes deux ont contribué à leur manière à faire de Louis un saint, l'une par l'éducation religieuse qu'elle lui a donnée, l'autre par sa piété qui n'a fait que renforcer celle de son époux. Son confesseur évoque l'attachement de Marguerite aux vertus de foi et d'espérance. Louis IX et Marguerite ont construit ensemble un couple fondé sur la piété, ce que confirment les actes de fondation et autres legs pieux des deux époux royaux.

Femmes pieuses, les deux reines se sont également illustrées par leur attachement à leurs enfants dont elles ont pris soin de l'éducation avec amour et exigence. Saint Louis a enfin été entouré par deux femmes sensibles aux arts et dotées d'une grande culture littéraire qu'elles ont promue à la cour. Blanche de Castille, issue d'une famille où les arts, la littérature et la musique revêtaient une grande importance, a accueilli ainsi en sa cour poètes et musiciens et commandé de nombreuses œuvres d'art, financées par son trésor, imitée en cela par sa belle-fille. Elles ont ainsi fourni à leurs filles et petites-filles des modèles politiques et éthiques à suivre. ♦

Anne de Mézeray



Saint Louis échangeant des cadeaux avec sa fille Isabelle.

accompagné le saint roi durant les cérémonies religieuses organisées dans la capitale. C'est notamment le cas lors de l'ostension de la Vraie Croix dans Paris : avec dévotion et humilité, les deux reines sui-



UN ROI *au service du bien commun*

Saint Louis aurait pu être un homme pieux mais un médiocre souverain, un excellent chef doublé d'un triste mécréant : il ne fut ni l'un ni l'autre. En travaillant à l'héroïcité des vertus, il a magnifié ses dispositions naturelles, transcendant ses qualités de dirigeant.

Entretien avec le colonel (er) François-Régis Legrier
professeur de géopolitique, auteur de *Saint Louis,
modèle des chefs d'État* (Via Romana),
prix Quas Primas 2026.



Vous intitulez votre ouvrage *Saint Louis, modèle des chefs d'État* : son exemple peut-il donc inspirer également des gouvernants non chrétiens ?

Saint Louis est une leçon à part entière, et pas seulement pour le chrétien : pour tous les chefs d'État et, plus largement, tous ceux qui ont une autorité. Car les principes de philosophie politique qu'il incarne dépassent le seul domaine de la foi et s'appliquent de manière universelle. Saint Louis n'était pas seulement un roi pieux ; il était doté d'un véritable sens politique nourri

par sa foi. Donc, même en étant athée, on peut puiser dans l'exemple de saint Louis des leçons de bonne vertu politique. Je pense à l'exercice du bien commun, de la justice, au bon usage de la force... De plus, malgré le fait que le Moyen Âge soit une période extrêmement différente, on peut dégager un certain nombre de permanences. Si nous n'avons plus de grands barons, nous avons nos multinationales, nos grands corps d'État, qui parfois peuvent remettre en cause l'autorité de l'État. Et surtout, le cœur humain ne change



Saint Louis avait une grande proximité avec les gens de toutes conditions sociales.

pas : la soif de puissance, le désir d'argent sont de toutes les époques.

Cela en a-t-il fait une figure d'autorité éloignée de ses sujets ?

Le général De Gaulle disait que le pouvoir ne va pas sans prestige, et le prestige sans éloignement. Mais ce fut tout le contraire pour saint Louis : il avait à la fois une haute idée de sa fonction et une très grande proximité avec



été massacrée par les mame-louks à Sidon, saint Louis se rend sur les lieux et enterre lui-même les cadavres en décomposition, incitant ses chevaliers à faire de même. Il voulait être accessible à tous, à la fois au-dessus et au milieu des siens, exemple autant que présence.

Comment saint Louis envisageait-il la relation entre pouvoir spirituel et pouvoir temporel ?

Cette relation était compliquée au Moyen Âge, car le peuple chrétien demeurait sous une double juridiction, celle du roi et celle de l'Église. De plus, beaucoup d'évêques se trouvaient être aussi des seigneurs, gérants de domaines. Dans ce contexte, le grand mérite de saint Louis fut de

les gens de toutes conditions sociales. D'une manière générale, les rois capétiens avaient cette bonhomie naturelle, cette simplicité avec leur entourage, mais ce fut encore plus vrai chez lui. Il était particulièrement proche de sa famille. Il l'était aussi de ses conseillers, à commencer par Joinville qui deviendra son biographe, de ses soldats à qui il n'hésitait pas à donner l'exemple : en 1253, apprenant qu'une garnison chrétienne a

distinguer clairement les deux pouvoirs sans les séparer comme aujourd'hui. Concrètement, s'il appliqua les principes chrétiens dans l'exercice du pouvoir, il sut s'opposer à certains empiètements du clergé. Par exemple, il s'opposa à ce qu'un seigneur, frappé d'excommunication, se vît confisquer ses biens temporels. Il n'hésita pas non plus à écrire au Pape pour lui faire des remontrances assez sévères sur des questions financières, notamment

l'attribution des bénéfices ecclésiastiques. On aurait pu l'accuser de servir ses propres intérêts, mais sa générosité personnelle remarquable et sa grande piété l'exemptaient de tout soupçon !



Sa sainteté s'est définie au contact des dures réalités : les émotions, les déceptions, les échecs. Au lieu d'un héros tout d'une pièce, qui aurait d'emblée atteint la perfection, tel que certains hagiographes l'ont représenté, l'historien se trouve en présence d'un homme aux prises avec les contradictions, les épreuves, les difficultés d'une époque que n'ont épargnée ni les guerres, ni les crises économiques, ni les remous sociaux, ni les conflits dans le domaine de la pensée. Cet homme a été pénétré de la très haute dignité de sa couronne, de l'exceptionnelle investiture qu'il tenait de son sacre ; il s'est voulu un fils dévoué de la Sainte Église, mais aussi le gardien des droits de la royauté française. Il a tenu à être un "faiseur de paix" et non un justicier.

Jean Richard,
Saint Louis (Fayard),
cité par F.R. Legrier.



La justice de Louis IX ne fut pas une illusion.

Le chêne de Vincennes est-il seulement une image d'Épinal ?

La justice de Louis IX ne fut pas une illusion. Le document phare de son règne, c'est la grande ordonnance de réformation de 1254, qui rétablit un certain nombre de règles sur la justice et remit de l'ordre dans l'administration royale. On parlerait aujourd'hui de lutte contre la corruption et de transparence publique ! On régleta ce que les fonctionnaires royaux avaient le droit de faire ou de ne pas faire, jusqu'à la valeur des « cadeaux » qu'ils avaient le droit de recevoir. Des « enquêtes royales » furent

prises en place pour contrôler les agents du roi, dénoncer les éventuels abus de pouvoir et les réparer. On mit aussi fin à la pratique du « jugement de Dieu » (ou ordalie) qui devait, selon les coutumes de l'époque, faire désigner le coupable à travers une épreuve. « *Bataille n'est pas voie de droit* », aimait à répéter saint Louis. Peu à peu, les témoignages, les enquêtes, les procédures firent leur entrée... rétablissant la justice avec

jugement sur preuve ainsi que la possibilité de se défendre. Les prémices de la présomption d'innocence apparaissaient. Et surtout, cette justice devait s'appliquer à tous, ce qui pouvait choquer à l'époque. Lorsque le puissant Enguerrand IV de Coucy se fera jeter en prison, parce qu'il avait fait pendre haut et court trois jeunes garçons qui braconnaient sur ses terres, les grands du royaume crièrent au scandale. Mais saint Louis tint bon et condamna Enguerrand à de très lourdes peines.

Quant à l'argent, il a entrepris de restaurer un système monétaire juste et fiable en recréant

une monnaie royale en or et en argent et en supprimant à la majorité des seigneurs le droit de frapper monnaie. Il établit également des règles très strictes pour limiter, voire empêcher, l'usure, qui conduisait trop souvent à la saisie des biens des personnes non solvables.

Peut-on l'accuser d'avoir été trop loin avec les croisades ?

Non, saint Louis, à travers les croisades, a cherché à remplir ses obligations internationales vis-à-vis de la chrétienté en participant à la défense du royaume latin de Jérusalem alors en grande difficulté. Un peu comme la France contemporaine cherche à remplir ses obligations de membre permanent du Conseil de sécu-



Le roi appliquait ce qu'écrivait au même moment saint Thomas d'Aquin au sujet de la guerre juste.



rité de l'Onu en participant ou en prenant régulièrement la tête d'opérations militaires.

Plus généralement, saint Louis a cherché à faire de la France une puissance d'équilibre, entre le Saint-Empire d'une part et l'Église d'autre part, mais aussi l'Angleterre avec laquelle le traité de Paris est conclu en 1259, traité qui lui sera reproché (la guerre de Cent Ans a suivi) mais qui contribuait à rétablir, à ce moment précis, la paix entre les deux dynasties, parentes. Saint Louis fut d'ailleurs appelé à juste titre « l'Ange de la paix ».

Ce qui ne l'empêchait pas de faire usage de la force !

Absolument. En réalité, saint Louis est un très bel exemple du bon usage de la force. Il n'hé-

sité pas, au début de son règne, à faire campagne contre ses barons récalcitrants. Mais point d'excès : la négociation et la diplomatie sont toujours présentes. L'autorité légitime, la juste cause, l'intention droite, tout ce qu'on retrouve dans les chapitres relatifs à la guerre juste dans la *Somme théologique*, que saint Thomas est alors en train d'écrire, est appliqué par saint Louis qui est, pourrait-on dire, un anti-Machiavel.

Y a-t-il une spiritualité propre à saint Louis ?

Saint Louis était très proche des ordres religieux quels qu'ils soient. On doit reconnaître cependant qu'il est très franciscain dans l'âme. Il n'a pas connu directement saint François mais

on se plaît à penser qu'il a eu connaissance de la biographie que saint Bonaventure lui a consacrée en 1260. Toute la vie du roi est en effet à l'image du *Poverello* d'Assise, jusque dans ses soins aux lépreux. Sa mort, le 25 août 1270 devant Tunis, offre un miroir très émouvant de celle de saint François, survenue en 1226, quelques semaines avant son sacre : le même dénuement, la récitation des Psaumes, l'exhortation aux proches à se comporter en bons chrétiens.

Quel est le secret de saint Louis ?

Je dirais : l'unité intérieure. On a tendance aujourd'hui à séparer la conviction et l'éthique. Saint Louis, précisément, les unifiait. Dans l'exercice de notre devoir d'état, il y a une façon de se comporter chrétiennement et saint Louis nous rappelle que c'est possible, y compris quand on occupe des postes de très haute responsabilité. Cette unité intérieure, saint Louis l'a trouvée dans le serment du sacre lui faisant un devoir d'exercer la justice et la charité, sacre dont nous fêterons le 29 novembre prochain le 800^e anniversaire. Il l'a aussi puisée dans la récitation quotidienne des Psaumes et l'assistance à la sainte messe. ♦

*Propos recueillis
par Marie Piloquet*

PEUT-ON DIRE QU'IL Y A UN AVANT ET UN APRÈS SAINT LOUIS ?

Oui. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle saint Louis, même de son vivant, a été extrêmement apprécié des Français. Leur vie a changé concrètement, même si tout cela s'est fait progressivement



Saint Louis a institué une charité en acte.

tout au long d'un règne de quarante-quatre ans. Saint Louis se préoccupait des gens en tant que tels. En Terre sainte, par exemple, il s'est attaché à racheter tous les croisés captifs tandis qu'en France, il prenait soin des veuves et des enfants de ses soldats morts au combat. Il a véritablement institué une charité en acte, en veillant à ne laisser personne dans le besoin ou le dénuement.



À la chapelle
royale de

L'ÉCOLE MILITAIRE

Méconnue du grand public, la chapelle Saint-Louis de l'École militaire est pourtant un témoignage exceptionnel de l'art sacré sous Louis XV et de la place qu'occupait la figure de saint Louis dans l'imaginaire religieux et politique du royaume.

En entrant dans la chapelle royale, les futurs officiers devaient méditer les épisodes de la vie du saint roi.

L'École militaire est fondée en 1751 à l'initiative de Louis XV. Le projet répond à une préoccupation à la fois sociale et militaire : permettre aux cadets gentils-hommes, sans fortune, de recevoir une formation digne de leur rang afin de servir le royaume comme officiers. La conception de l'ensemble est confiée à Ange-Jacques Gabriel, premier architecte du Roi, auquel on doit également la place Louis-XV, devenue place de la Concorde, ainsi que le Petit Trianon de Versailles. Initialement prévue à l'extérieur, la chapelle est finalement

intégrée au château et voit son achèvement en 1773, tandis que l'ensemble des bâtiments le sera en 1787.

Une sobriété élégante

L'architecture intérieure frappe par son équilibre et sa sobriété élégante. De grandes colonnes corinthiennes rythment l'espace, tandis qu'une lumière abondante met en valeur les volumes harmonieux de l'édifice. Le décor sculpté, particulièrement raffiné, témoigne du savoir-faire des meilleurs artistes de l'époque. L'autel monumental adopte la forme symbolique d'un tom-

beau, tandis que la grille de communion, majestueuse, complète cet ensemble d'une grande cohérence artistique.

À l'initiative de Louis XV qui vint en poser la première pierre, elle est dédiée au protecteur des armées françaises : saint Louis. « *Il faut dire qu'à l'époque, nous dit le chanoine Jean-Marc Fournier, aumônier de l'École militaire, tout ce qui est royal, c'est saint Louis ! Parce que c'est à la fois un modèle de chef et de père de famille, qui démontre autant la sagesse d'un bon gouvernement que l'héroïcité des vertus personnelles. Et le politique se sert de ce modèle pour justifier son autorité.* »



De fait, la singularité de cette chapelle royale réside dans son impressionnant programme iconographique. En 1773, Louis XV commanda à l'Académie royale de peinture et de sculpture un cycle extraordinaire de 11 grands tableaux consacrés à la vie de saint Louis. Les meilleurs peintres du temps furent sollicités : Joseph-Marie Vien, Charles-Amédée Van Loo, Louis Durameau, Jean Restout, Noël Hallé, Lagrenée, Brenet ou encore Gabriel-François Doyen. Selon les vues de Jean-Baptiste-Marie Pierre, directeur de l'Académie de peinture à l'époque de la commande, « *les tableaux, placés dans l'ordre chronologique des sujets, se rangeraient d'eux-mêmes pour la satisfaction des spectateurs instruits et pour la règle des autres, en commençant*

par le côté droit près de l'autel, pour descendre jusqu'à l'entrée de la chapelle et remonter par la gauche jusqu'à l'autel, qui serait décoré par le tableau représentant la dernière marque publique de piété donnée par saint Louis, à l'instant qui précède sa mort » (1).

Vocation pédagogique

L'ensemble avait une vocation pédagogique évidente. Les futurs officiers devaient contempler et méditer les différents épisodes de la vie du roi saint : son sacre, son départ pour la croisade, son exercice de la justice, sa charité envers les pauvres ou encore sa mort à Tunis... Ainsi, note le chanoine Fournier, « *les élèves étaient à la fois confortés dans la légitimité du service dû aux princes, et édifiés pour leur propre vie personnelle. Les vertus chrétiennes sont, de plus, tout à fait analogues, par le combat spirituel, aux vertus guerrières, parce que le premier combat à mener, c'est d'abord contre soi-même* ».

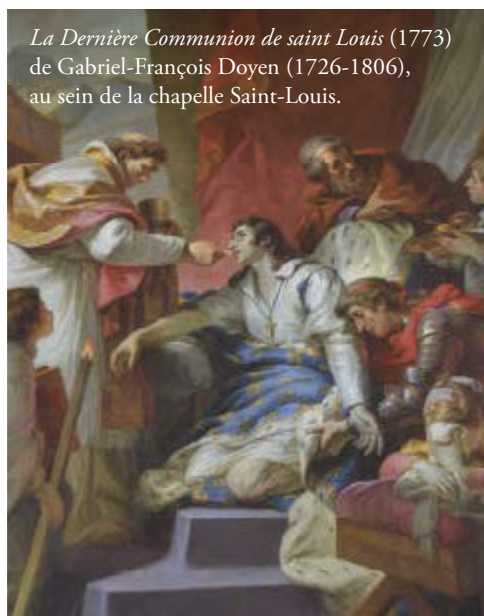
Pour Henri Vivier, historien-conférencier de l'École militaire, cet ensemble unique en son genre, s'attachant à la figure d'un seul saint, qui plus est roi, représente « *le vrai premier roman national français* », celui que l'on veut inculquer à ces jeunes

hommes de la noblesse pour affermir le règne du roi régnant.

Dans son œuvre monumentale, deux fois plus grande que les autres, Gabriel-François Doyen représente *La Dernière Communion de saint Louis* : on y voit le roi, à genoux malgré sa faiblesse, recevant le saint viatique des mains de son confesseur Geoffroy de Beaulieu, de l'Ordre des frères prêcheurs. La portée du message est universelle : « *Il pourrait se résumer, nous dit le chanoine Fournier, à la phrase latine « "Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris" : aussi puissant que l'on puisse être, on finit tous par mourir, mais par la miséricorde de Dieu, on meurt réconcilié* ».

Sur les onze tableaux d'origine, deux ont disparu lors la Révolution qui vit s'éparpiller le patrimoine de la chapelle : *Le Mariage du roi avec Marguerite de Provence*, de Taraval, ainsi que *Saint Louis rendant la justice lui-même sous un orme de Vincennes*, de Lépicié. Pour les neuf tableaux restants, une vaste campagne de restauration, lancée en 2021, vise à redonner tout son éclat à ce patrimoine exceptionnel. ♦

Marie Piloquet



La Dernière Communion de saint Louis (1773) de Gabriel-François Doyen (1726-1806), au sein de la chapelle Saint-Louis.

Notes

1. Robert Laulan, *L'École militaire de Paris. Le monument, 1751-1788*, Paris, A. et J. Picard, 1950, p. 95.



Le départ pour la huitième croisade.

Saint Louis, ANTIDOTE AU DÉSORDRE *moderne*

Louis-Joseph Maynié

Louis IX fut canonisé en 1297 par le pape Boniface VIII, seulement vingt-sept ans après sa mort. Sa réputation de sainteté, déjà, le précédait, chez les puissants comme chez les petits. Saint Louis fut grand, d'abord, parce qu'il incarnait un ordre.

La notion de trois ordres constitutifs de la société, *oratores, bellatores* et *laboratores*, apparaît dès le XI^e siècle. « Triple est donc la maison de Dieu » (1), écrit l'évêque Adalbéron, dans une formule impliquant la convergence de ces piliers vers une seule clef de voûte : Dieu. Bien des siècles après ces temps dits obscurs, notre société est qualifiée d'archipel, tant elle se fissure et s'ensauvage. Elle se caractérise par une idolâtrie du Moi – le narcissisme individualiste – et du social – le relativisme corrupteur. Non averti, l'on érige le relatif en absolu et l'on s'y vautre. Cherchant à fuir ces va-

nités, l'on se réfugie dans le *Moi*, traitant le relatif en néant : sainteté entachée d'orgueil. Parvenus à ordonner le relatif à l'absolu sans le nier, écrit Thibon, « *de très grands saints ont pu jouer un rôle éminent dans la conduite de la Cité* » (2). Saint Louis incarne cette chrétienté qui soumettait la loi positive à la loi naturelle, elle-même inféodée à la loi éternelle. À notre modernité flétrie par ces « *anciennes vertus chrétiennes devenues folles* », il oppose l'ordre de quatre grandes vertus vécues jusqu'à l'héroïsme.

La « *désordonnée appétition de sa propre excellence* », selon Thomas d'Aquin, est devenue la norme d'une société qui a fait de la mise

en scène du *Moi* un art et une économie. L'orgueil, jadis premier des péchés capitaux, revêt mille atours. Ce narcissisme collectif engendre une incapacité croissante à s'effacer devant une cause qui nous dépasse. Les hommes publics illustrent ce travers : la communication supplante l'action, l'image prime sur le réel.

L'humilité contre le narcissisme

Face à ce tableau, saint Louis éblouit par sa modestie. Joinville rapporte qu'il lavait les pieds de 13 pauvres le Jeudi saint et de trois chaque samedi, dans la discrétion d'une pratique régu-



lière. Il portait un cilice sous ses vêtements royaux. Quand il faisait pénitence pieds nus, il portait des chaussures sans semelle pour n'en rien laisser paraître, tout en préservant la dignité royale. Saint Louis ne cherche pas à construire son image : il est ce qu'il montre. Cette cohérence entre l'être et le paraître lui confère une autorité morale que même ses ennemis reconnaissent unanimement. C'est une leçon toute politique : le pouvoir qui s'humilie gagne en légitimité ce qu'il perd en apparence.

La force contre le relativisme

L'idolâtrie sociale produit le relativisme : si le consensus est un absolu, rien ne mérite que l'on s'érige contre lui. Notre époque souffre de cette lâcheté intellectuelle qui consiste à refuser de trancher, à multiplier les « en même temps » jusqu'à ce que toute vérité devienne impossible à discerner. La variabilité de l'opinion remplace la conviction. Ce relativisme pousse les chefs à ne pas s'exposer, ne pas prendre de risque, ne pas déplaire.

Louis IX est l'exact opposé. C'est un chevalier vaillant qui conserve la paix comme objectif premier. Il signe en 1259 le traité de Paris, rendant des terres contre l'avis de ses barons, car la paix durable



Saint Louis lavait les pieds de trois pauvres chaque samedi.

vaut mieux que la possession injuste. Il s'oppose au Pape quand ses exigences temporelles contredisent le droit. Il prend la croix en 1248 et en 1270, jusqu'à en mourir devant Tunis. C'est la vertu de force selon Thomas d'Aquin : la fermeté de l'âme dans le bien véritable, même quand le réel dément l'espérance. Cette capacité à tenir la ligne est la forme de courage politique dont notre époque a grand besoin.

La charité contre l'individualisme

L'idole du *Moi* et l'idole sociale se rejoignent : l'une isole l'individu, l'autre le prive de tout lien qui le transcende. La dissolution des corps intermédiaires laisse chacun seul face à l'État, dans ce que Tocqueville nommait le « *despotisme doux* ». La question du bien

commun est évacuée du débat public. La politique se fragmente en revendications personnelles sans horizon commun.

Saint Louis a vécu la charité comme une dimension structurelle de sa vie et de son

gouvernement. Époux aimant et fidèle, il fonde à Paris les Quinze-Vingts pour 300 aveugles, institue les enquêteurs royaux pour recueillir les plaintes contre les abus de ses propres officiers. Les œuvres de charité représentent dix pour cent des dépenses de l'hôtel royal, où 120 pauvres mangent chaque jour à proximité du roi. Il soigne les lépreux de ses propres mains, convaincu qu'ils représentent le Corps du Christ. La charité est principe d'ordre, dans lequel il s'implique personnellement. Dans ses *Enseignements* à son fils, il affirme : le roi n'est pas propriétaire de son royaume, il en est le gardien devant Dieu. Cette conception du pouvoir bonifierait d'autant plus les mandats courts qui caractérisent nos démocraties, les inscrivant dans un temps long en vue du bien commun. ►



Représentation de la canonisation de saint Louis, en 1297.

La justice contre la corruption

La corruption est une constante de l'Histoire. Mais notre époque lui donne une ampleur particulière, tant par la confusion entre intérêt privé et bien commun que par la corruption généralisée des mœurs. Elle engendre un cynisme collectif : les citoyens cessent de croire que la justice est possible et que des chefs peuvent être exemplaires.

Saint Louis gouverne à partir de la conviction que rendre justice n'est pas un acte administratif mais un acte de foi, une participation à la loi éternelle, comme le rappelle saint Thomas d'Aquin. La scène du chêne de Vincennes, le roi accessible à tous, tranchant les litiges en personne, signifie

que la justice précède le roi : il la reçoit et la distribue. En 1261, il proscriit le duel judiciaire au profit de la preuve par témoin. Il développe la justice royale comme recours universel, interdit certaines formes de torture, encadre l'enquête. Toutes ces réformes procèdent d'un principe : le roi répondra devant Dieu de chaque injustice commise sous son règne. Cette eschatologie de la responsabilité est un fondement politique des plus nécessaires à recouvrer.

Redevenir dignes des saints

« *L'idolâtrie sociale donne tout à César. L'idolâtrie du Moi ne lui donne rien. La sainteté lui donne ce qui lui revient.* » (3) Saint Louis est l'incarnation de cet ordre accom-

pli : celui qui démontre que nos talents ne valent que si l'on se considère en simple outil de Dieu, quel que soit notre rang, et qui choisit, dans la prière et l'humilité, de se laisser transformer par la grâce.

Il est notre contemporain nécessaire, antidote aux ténèbres du relativisme. Il montre que le réalisme de la sagesse chrétienne fonde une autre politique : celle où l'humilité fonde la justice, où le courage maintient les mœurs, où la charité vivifie le bien commun et où la loi participe à l'éternité.

Saint Louis enseigne la force à exercer envers soi-même afin que l'amour finisse par tuer le *Moi*, sans quoi ce sont les *Moi* qui finissent par tuer l'amour. Il nous indique, sans ambiguïté, que seule la résonance collective de la pratique individuelle des vertus chrétiennes nous méritera d'avoir à nouveau des saints pour chefs. ♦

Louis-Joseph Maynié

Notes

1. Jean-François Lemarignier, *La France médiévale, institutions et société*, Colin, 1970, p. 163.
2. Gustave Thibon, *Notre regard qui manque à la lumière*, Fayard, 1970, p. 144.
3. *Idem*.



Anne et Joachim se retrouvèrent à la Porte dorée.

Sainte Anne & saint Joachim LE COUPLE DE L'ÉTÉ

Pierre Julien

sait-on exactement de ce couple unique que le monde chrétien, aussi bien en Orient qu'en Occident, célèbre par sa piété et ses liturgies ?

1 Un couple de Juifs pieux

Anne et Joachim auraient été des Juifs pieux et aisés qui possédaient un important cheptel mais n'avaient pas d'enfants, ce qui constituait une source de déshonneur. Pour cette raison, Joachim se serait même vu refuser le don d'une offrande au Temple. Très meurtri par cette humiliation, il aurait gagné la montagne avec ses troupeaux sans en informer sa femme. Au bout de cinq mois, un ange lui intima l'ordre de la retrouver et lui fit la même promesse qu'à Anne : la venue d'un enfant. L'ange apparut de nouveau à Anne, lui demandant d'aller à la rencontre de son époux à la Porte dorée.

Bénissant le Seigneur, Anne et Joachim retrouvèrent leur vie commune et neuf mois après naquit Marie. Au sevrage de l'en-

fant, à 3 ans, ils la présentèrent au Temple, suivant le vœu qu'ils avaient fait au Seigneur. Joachim dit alors :

▼ *Appelez les jeunes vierges
saintes d'Israël ;
qu'elles prennent
une lampe chacune
et la tiennent allumée,
de peur que l'enfant
ne se retourne en arrière et
que son cœur ne se fixe en dehors
du Temple du Seigneur.* ▼





2 Les sources

Ce récit, ici résumé, ne provient pas des Évangiles, qui ne citent même pas les noms des parents de la Vierge Marie, mais d'écrits apocryphes, textes dont l'authenticité ou l'inspiration n'est pas reconnue par l'Église. Parmi les trois apocryphes qui parlent d'Anne et de Joachim, le *Protévangile de Jacques*, dont la rédaction est généralement regardée comme très ancienne, est le plus digne d'intérêt. Cette source n'est pas marquée du sceau de l'inspiration et bien qu'aucune invraisemblance n'y soit relevée, la critique historique se tient sur la réserve.

3 En Orient et en Occident

Pour autant, la piété du peuple chrétien a honoré les grands-parents du Christ et, selon le cardinal Schuster († 1954), « *dès le VI^e siècle, l'empereur Justinien érigea à Constantinople une église en l'honneur de sainte Anne. La vénération envers les aïeuls du Divin Rédempteur se répandit un peu partout en Orient. Les Syriens vénèrent sainte Anne (...) le 25 juillet ; mais généralement les autres Orientaux tendent à rapprocher la fête des parents de la Mère de Dieu de la solennité de*

sa naissance ou de son assumption au ciel » (*Liber Sacramentorum*). En Occident, le pape Léon III († 816) fit, d'après son biographe, reproduire leurs images à Sainte-Marie-Majeure. Une fête liturgique de la mère de Notre-Dame apparaît en divers endroits puis à Rome où elle sera définitivement adoptée en 1584 au 26 juillet. La même année, la fête de saint Joachim est introduite et sera fixée au lende-

main de l'Assomption en 1913. C'est encore à ces dates que le Missel romain traditionnel les célèbre alors que la réforme du calendrier, en 1969, les réunit le 26 juillet. En 2021, le pape François institua, le dimanche le plus proche de ce jour, la « Journée mondiale des Grands-Parents et des Personnes âgées », qui avaient particulièrement souffert de la pandémie alors toute récente.



Anne et Joachim présentant Marie au Temple, dès ses 3 ans.



Le sanctuaire d'Auray rappelle l'apparition de sainte Anne à un laboureur.

4 Sainte Anne, protectrice de la Bretagne

Parmi les nombreux patronages dont jouit la mère de la Vierge Marie, on compte bien entendu la Bretagne. En 1624, après plusieurs prodiges, sainte Anne apparut à un laboureur, Yves Nicolazic, et lui demanda de reconstruire une chapelle en son honneur, confirmant cette visite l'année suivante par la découverte d'une antique statue la représentant. C'est l'origine du sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray qui fit croître le culte de la sainte dans la province. En 1914, saint Pie X institua officiellement sainte Anne patronne de la Bretagne. Toujours dans la sphère franco-

phone, la mère de la Vierge Marie est honorée comme la patronne du Québec, où se trouve le sanctuaire de Saint-Anne de Beaupré, édifié par des colons bretons.

5 Le saint couple dans la liturgie

L'office divin qui célèbre les deux époux emprunte ses lectures aux Pères grecs. Une homélie attribuée à saint Épiphane de Salamine († 403) enseigne que « le nom de Joachim signifie "préparation pour le Seigneur", car c'est de lui qu'est venu au monde le temple du Seigneur, la Vierge. De même, celui d'Anne veut dire "faveur gratuite", parce que Joachim et elle reçurent la grâce sollicitée par leurs prières

en obtenant comme fruit de leur union la sainte Vierge : Joachim, en effet, ne cessait de prier sur la montagne et Anne dans son jardin » (Bréviaire romain, 16 août). Puis saint Jean Damascène († 749) s'exclame : « Joachim et Anne, heureux votre couple et parfaitement pur ! On vous a reconnus grâce à votre fruit (...). Vous avez eu une conduite agréable et digne de celle que vous avez engendrée. À cause de votre vie chaste et

sainte, vous avez produit le joyau de la virginité, celle qui devait être vierge avant l'enfantement, vierge en mettant au monde, vierge après la naissance ; la seule toujours vierge d'esprit, d'âme et de corps » (Homélie pour la nativité de Marie ; Liturgie des Heures). Le célèbre hymnographe syrien affirme encore : « Remplie de l'Esprit saint, Anne a bien le droit de faire retentir sa joie et de s'écrier : "Réjouissez-vous tous avec moi de ce que mes entrailles stériles ont engendré l'enfant de la promesse et de ce que, selon mes vœux, je donne le sein au fruit des bénédictions divines ! La tristesse de ma stérilité est finie et je déborde de joie d'avoir mis au monde une pareille enfant." » (Bréviaire romain, 26 juillet). ♦

Pierre Julien



Les vacances :



Osons donner du temps à Dieu dans la prière pendant nos congés.

Le mot « vacances » trouve son origine dans l'idée d'un vide. Chaque année, nous prenons congé de nos obligations et de nos devoirs, de nos études et de nos charges, de ce qui nous fatigue et pèse sur nous. Ce vide nous permet de nous concentrer sur ce qui nous apporte de la joie et du repos. Mais la question s'impose : « Où trouvons-nous la joie et le repos ? En nous-mêmes ou en Dieu ? »

Le drame de notre époque individualiste est de nous faire croire que cette joie se trouve uniquement dans « ce qui me plaît ». Nous oublions que ce n'est que Dieu qui nous donne la véritable joie et le vrai repos : « *Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne se repose pas en vous.* » Nous devons dissiper ce mensonge qui veut

Les vacances sont synonymes de relâchement, y compris malheureusement de la vie spirituelle. Et si, au contraire, nous recherchions le vrai repos, celui que nous offre le Cœur Sacré de Jésus, celui que nous ne trouverons qu'en Dieu ? Petit guide de l'authentique joie des vacances...

Chanoine Michael McCowen, icrsp

nous faire croire que, pendant les vacances, nous n'avons pas le temps pour Dieu, ou qu'il est même légitime de nous reposer de notre vie spirituelle.

Dieu seul peut nous combler

Quelle erreur tragique ! Non seulement chaque jour nous rapproche de la vie éternelle, mais même ici-bas, ce n'est que Dieu qui peut vraiment nous réjouir, nous consoler, nous donner du repos et nous combler entièrement. Cette erreur vient souvent du fait que, pour nous, la vie spirituelle est encore vécue comme une obligation fatigante et non comme une joie consolante. Dieu n'a pas encore la place qui lui revient dans notre vie. Si seulement nous avions le courage de chercher à passer nos va-



cances avec Dieu, et non pas simplement centrés sur nous-mêmes, nous découvririons une paix et une joie que nous n'aurions jamais soupçonnées.

Des rendez-vous essentiels

D'abord, la messe doit rester le rendez-vous essentiel de nos vacances, le soleil de nos journées. Si nous savions donner une heure de notre temps à Dieu, combien il saurait nous donner en retour ! Puis, quelle tristesse d'abandonner nos confessions régulières, comme si nous pouvions nous passer de son aide. Combien de catastrophes pourrions-nous éviter grâce à ce sacrement !

Mettons en place le chapelet en l'honneur de la Sainte Vierge, et surtout le chapelet en famille, meilleure garantie de la charité, de l'harmonie et de la paix : « *Une famille qui prie ensemble reste ensemble.* »



Choisir des lectures spirituelles rapproche de Dieu et dilate le cœur.

N'ayons pas peur de prendre des lectures spirituelles qui nous rapprochent de Dieu en dilatant notre cœur et en nourrissant notre esprit.

En un mot, il faut vivre nos vacances avec Dieu. Il faut s'offrir chaque matin à lui, lui offrir chaque acte, chaque parole, chaque pensée de notre journée. Il faut apprendre à rester en sa présence. Pour cela, il faut se confier au Sacré Cœur, à ce Cœur passionné d'amour pour les hommes, brûlant de charité, à ce Cœur qui désire non seulement nous sanctifier, mais aussi nous faire goûter sa joie et son repos : « *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos* » (Mt 11, 28).

Le Sacré Cœur nous attend

Le Sacré Cœur nous pose à tous cette question : « *M'aimez-vous vraiment ? Jusqu'où m'aimez-vous ? M'aimez-vous de préférence à vos biens, à votre confort,*

à vos projets, à vos plaisirs, à vos amis, à vous-mêmes ? » Il nous attend. Il attend pour nous soulager, pour nous consoler, pour nous fortifier, pour nous donner la joie et le repos que nous cherchons ; il attend simplement que nous prenions les moyens de le recevoir.

Alors osons passer nos vacances avec Dieu. Demandons une augmentation de sa grâce, de sa propre vie en nous, par les vertus de foi, d'espérance et de charité. Restons-lui fidèles, et il nous donnera de goûter à cette joie et à ce repos qui ne sont qu'une anticipation de la béatitude éternelle. ♦



Deux hommages au PÈRE CALMEL

Religieux dominicain, né en 1914 et décédé en 1975, le père Roger-Thomas Calmel fut l'une des figures du mouvement traditionaliste, attaché jusqu'à la moelle à la messe et à la doctrine traditionnelles, ainsi qu'aux antiques observances de son ordre. Il fut autant un combattant qu'un spirituel, certainement l'un des plus importants du XX^e siècle. Au-delà du combat qu'il mena pour ce qu'il croyait juste, ses écrits associent une grande rigueur doctrinale à une réelle profondeur surnaturelle. Deux ouvrages récents lui rendent hommage. Le premier est un bel album publié par les dominicaines enseignantes de Saint-Pré, chez lesquelles il acheva sa vie terrestre. Il retrace le parcours de ce religieux à travers textes et photos et permet de parfaitement saisir cet itinéraire de foi, enraciné dans le terroir de sa terre natale, fécondé par l'exemple de son père, le séminaire puis l'ordre dominicain. Comme le grain tombé en terre, le père Calmel donna ensuite du fruit à raison de cent pour un. C'est justement cette influence qu'entendent poursuivre les *Cahiers Saint-Dominique*. Destiné à un public de jeunes, ce volume propose des extraits de textes du père Calmel réunis par thèmes, entrecoupés de commentaires dont on ignore étrangement le nom de l'auteur ou des auteurs. S'il faut déjà connaître au moins un peu la figure du dominicain, ce *Cahier* est traversé par une exigence résumée autrefois par Claudel dans une lettre à Jacques Rivière : « *Ne croyez pas ceux qui vous diront que la jeunesse est faite pour s'amuser. La jeunesse n'est pas faite pour le plaisir, elle est faite pour l'héroïsme.* » Ici, c'est bien la plénitude de l'héroïsme chrétien qui est proposée à une jeunesse décidée à être intégralement *catholique*. ♦

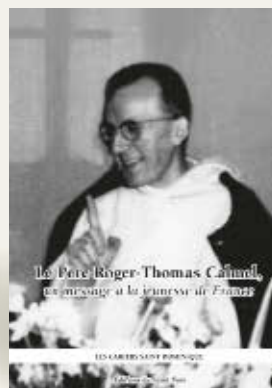
Philippe Maxence



HOMMAGE AU PÈRE ROGER-THOMAS CALMEL, OP

un album illustré de 112 p., 20 €.

(Dominicaines enseignantes de Saint-Pré,
3100 route de la Roquebrussanne,
83170 La Celle).



LE PÈRE ROGER-THOMAS CALMEL, UN MESSAGE À LA JEUNESSE DE FRANCE

Cahiers Saint-Dominique,
Éditions du Saint Nom,
136 p., 14 €.



FRANÇOIS DE SALES TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU

Lexio, 1 036 p., 14,90 €.

Bien connu pour sa célèbre *Introduction à la vie dévote*, véritable bréviaire du laïc chrétien, saint François de Sales a laissé à la postérité un autre ouvrage, le *Traité de l'Amour de Dieu*. Le Docteur de la charité y livre tout le fond de sa doctrine spirituelle et, finalement, le secret de sa vie intérieure et de son expérience mystique. En 2011, le père Didier-Marie Proton avait publié cette version en français contemporain, aujourd'hui disponible dans une version de poche. Certains regretteront peut-être le français si éloquent de saint François de Sales, devenu pourtant en partie inaccessible à certains (le plus grand nombre ?) de nos contemporains. L'un des buts du père Proton a été justement de participer à répandre la doctrine spirituelle salésienne en offrant une version dans un français le plus fidèle possible à celui du saint, tout en étant à la portée des lecteurs d'aujourd'hui. Pari réussi ? En grande partie, oui, d'autant que l'ouvrage n'est pas réputé pour sa facilité. Alors, à qui s'adresse-t-il ? Le père Proton répond : « à tout chrétien, pour peu qu'il veuille donner à Dieu davantage ». Nous voilà prévenus. Dans cette perspective, on suivra les conseils de lecture du saint et du père Proton pour bénéficier pleinement de la richesse de ce trésor spirituel. ♦

Aliette Bernard

MAMAN, J'AI VU JÉSUS



Laurence Trochu,

Éditions Via Romana, 72 p., 14 €.

Ce n'est ni la députée européenne ni la philosophe mais bien la mère de famille qui se livre dans ce récit. *Maman, j'ai vu Jésus* est le témoignage poignant de la guérison miraculeuse de l'un des enfants grièvement accidenté de Laurence Trochu. Stanislas, jeune garçon de 11 ans, déclaré condamné à une vie végétative, est non seulement revenu à la vie mais a également fait fleurir les grâces autour de lui.

Laurence Trochu emmène son lecteur dans un récit émouvant et accessible dans lequel, jour après jour, se produisent sous ses yeux les progrès médicaux, au milieu des doutes humains et spirituels d'un parent éprouvé par la condition physique de son enfant.

De l'incompréhension humaine à l'abandon à la Providence divine, le lecteur apprend avec l'auteur à donner du sens à sa souffrance, à comprendre l'importance avant tout de la prière et à appréhender la puissante réalité de la communion des saints. Rythmé par les citations d'Antoine de Saint-Exupéry et de François Cheng, condensé en mots mais riche en enseignements, ce livre d'un combat pour la vie permet d'effleurer du doigt la réalité transcendante de la souffrance, de la grâce et de l'amour. ♦

Rita Prawda

LES FIORETTI DE SAINT FRANÇOIS



Éditions du Cerf, 284 p., 14,90 €.

On ne présente pas ces pages écrites plus d'un siècle après la mort de saint François d'Assise par un auteur anonyme, plus lues que les vies même du saint ! 53 récits courts comme des sortes de captures de l'existence de François. S'ils ne sont pas avérés historiquement, ces épisodes, pleins de fraîcheur, témoignent de sa foi, sa charité et son amour du Christ et des autres. Une belle édition, avec des lettrines illustrées, quelques dessins en noir et blanc de Maurice Denis et une tranche décorée, qui en font un beau cadeau pour une découverte du *Poverello*. ♦

Blandine Fabre

Le DVD

INEXPLICABLE



Fabrizio Bittar, Saje distr., 112 min.,

19,99 € env.

Atteint d'une tumeur au cerveau, Gabriel subit une grosse opération mais semble se remettre. Malheureusement une méningite virale l'accable et le voici dans un coma profond. Si sa mère veut croire en la toute-puissance de la prière et essaie de garder espoir, son père a beaucoup plus de mal à accepter et ne peut prier. De longues semaines de combat pendant lesquelles amis, famille et même parfois inconnus entourent ce couple éprouvé. Alors que ses parents, pensant que tout est fini, se décident à lui faire donner l'extrême-onction, le médecin cherche toutes les solutions... et proposera un traitement risqué mais qui sauvera Gabriel. Un beau témoignage de la force de l'amour et de la foi pendant l'épreuve. ♦

Marie Martin

Les vacances sont-elles faites ? **POUR LIRE**

Le sage Sénèque l'avait bien vu : si le livre est une nourriture nécessaire à l'esprit, il y a aussi une mauvaise façon de lire. Les vacances sont justement le moment privilégié pour goûter et assimiler nos lectures, au rythme des loisirs qui nous sont donnés pour apprendre, contempler, discuter...

François-Marie Portes



1 La lecture : une évasion nécessaire

Chaque été, des millions de Français glissent dans leur valise un objet étrange : un livre. Le phénomène est suffisamment banal pour ne plus nous surprendre. Pourtant, à bien y réfléchir, il possède quelque chose de paradoxal. Les vacances sont précisément le moment où nous

pouvons suspendre nos obligations professionnelles, scolaires ou administratives. Pourquoi choisir alors d'emporter avec nous ce qui ressemble à première vue à un travail supplémentaire ? Car lire est un effort. Il faut suivre une intrigue, retenir des personnages, assimiler des idées, parfois même accepter de ne pas tout comprendre immédiatement. Rien de tout cela ne ressemble au

repos passif auquel nous aspirons souvent après une année chargée. Certains y verront aussi un simple divertissement ou un moyen de tuer le temps.

Ces explications sont insuffisantes. Car l'être humain ne se contente pas de se distraire lorsqu'il ouvre un livre. Il cherche souvent quelque chose de plus profond : sortir momentanément de lui-même. C'est préci-



Sénèque mettait déjà en garde contre le paradoxe d'une lecture trop abondante mais peu fructueuse.

❖ *Le livre permet ce que peu d'activités humaines rendent possible : habiter provisoirement d'autres existences que la sienne.* ❖

du Milieu avec Frodon ou entrer dans les raisonnements d'un philosophe mort depuis deux mille ans. Notre corps demeure sur une plage, dans un jardin ou sur un transat. Notre esprit, lui, voyage.

Cette capacité d'évasion est souvent regardée avec méfiance. Elle ne devrait pourtant pas l'être davantage que l'exercice physique. Personne ne s'étonne

qu'un homme consacre une partie de ses vacances à courir, nager ou parcourir les sentiers de montagne. Nous comprenons intuitivement que le corps a besoin d'être entretenu.

La lecture constitue pour l'esprit ce que le sport représente pour le corps. Non pas un luxe réservé à quelques initiés, mais une activité qui développe progressivement des facultés proprement humaines : l'attention, la mémoire, l'imagination, le jugement ou encore la capacité à considérer des réalités plus vastes que soi.

Lire pendant les vacances n'est donc pas une contradiction. C'est peut-être au contraire l'un des rares moments où nous retrouvons la liberté nécessaire pour nourrir cette partie de nous-mêmes que le reste de l'année laisse souvent en friche. Mais comme toute nourriture, la lecture peut elle aussi devenir désordonnée.

2 Les deux maladies du lecteur moderne

Notre époque n'a jamais eu autant accès aux livres. En quelques secondes, nous pouvons commander un roman japonais, télécharger les œuvres complètes d'un philosophe grec ou écouter un résumé d'un ouvrage que nous n'aurons probablement jamais le temps de lire.

Or l'abondance produit parfois un effet paradoxal : à force de tout lire, nous n'assimilons plus rien. Le philosophe Sénèque (4 av. J.-C.-65 ap. J.-C.) mettait déjà son ami Lucilius en garde contre ce travers :

« Tu lis beaucoup d'auteurs, des livres de tout genre. Cette disposition ne supposerait-elle pas du

sément ce que défendait J. R. R. Tolkien dans son célèbre essai *On Fairy-Stories*. Par une analogie, il y rappelle que l'on confond souvent « l'évasion du prisonnier » avec « la fuite du déserteur » (1). Le premier cherche à retrouver sa liberté ; le second abandonne son devoir. La lecture appartient à la première catégorie.

Le livre permet alors ce que peu d'activités humaines rendent possible : habiter provisoirement d'autres existences que la sienne. Nous pouvons traverser l'*Iliade* avec Achille, parcourir la Terre





À force de tout lire nous courons le risque de ne rien assimiler.

flottement, un certain manque d'assiette ? Séjournons dans l'intimité de maîtres choisis ; nourrissons-nous de leur génie, et ce que nous en aurons tiré se conservera fidèlement dans notre âme. C'est n'être nulle part que d'être partout. À passer sa vie en voyage, on se fait beaucoup d'hôtes et point d'amis. Ce sera fatalement le sort de ceux qui, au lieu de s'en tenir au commerce intime d'un grand esprit, épuisent la liste des auteurs en courant éperdument de l'un à l'autre. » (2)

Certains lecteurs traversent les bibliothèques comme des touristes traversent les aéroports. Ils collectionnent les destinations

intellectuelles sans jamais habiter aucun lieu. Ils connaissent mille références, mais peu d'idées les ont véritablement transformés. La connaissance devient alors une forme de consommation. De même que la restauration rapide permet d'ingérer beaucoup sans réellement se nourrir, l'accumulation de lectures peut produire une étrange malnutrition intellectuelle. Car lire ne consiste pas à empiler des informations. Lire consiste à assimiler.

La seconde maladie est plus discrète. Si certains se gavent de livres, d'autres vivent presque entièrement sans nourrir leur vie intérieure. Cette pauvreté demeure

souvent invisible dans la jeunesse. Les années d'activité, les projets, les responsabilités professionnelles et familiales peuvent longtemps masquer le vide. Mais le temps possède une propriété redoutable : il finit toujours par révéler ce que nous avons construit en nous.

Lorsque les forces diminuent, lorsque l'action de-

vient plus difficile, lorsque les distractions se raréfient, chacun se retrouve progressivement confronté à sa propre compagnie. Certains découvrent alors un monde intérieur peuplé d'auteurs, d'idées, de souvenirs médités et de conversations poursuivies pendant des décennies. D'autres découvrent un désert. Nous parlons volontiers de patrimoine financier, immobilier ou professionnel. Nous parlons plus rarement de capital intérieur. Pourtant, il est peut-être celui qui demeure le plus longtemps. Entre la boulimie intellectuelle et le désert intérieur existe donc une voie plus exigeante. Elle



consiste non à lire toujours davantage, mais à lire de telle sorte que quelque chose demeure. Et c'est précisément ce que les vacances peuvent nous permettre de retrouver.

3 Les vacances : retrouver le sens du loisir

Nous commettons souvent une étrange erreur concernant les vacances. Nous les définissons comme une interruption du travail. Les Anciens y voyaient au contraire

le moment où pouvait commencer l'essentiel. Le mot grec pour loisir est *scholè*, qui a donné plus tard « école ». Il ne s'agissait pas d'oisiveté, mais de temps libéré des nécessités immédiates afin de se consacrer aux activités qui valent pour elles-mêmes : contempler, penser, converser, apprendre.

Notre époque peine à comprendre cette idée. Après des mois d'activité, nous entrons souvent dans les vacances avec la même logique d'accumulation qui gouverne le reste de l'année. Il faut voir,

visiter, découvrir, consommer des expériences.

Les vacances offrent pourtant une occasion rare. Le rythme ralentit. Les sollicitations diminuent. Le temps cesse momentanément d'être morcelé par les obligations professionnelles. Nous retrouvons cette continuité indispensable à toute véritable assimilation intellectuelle.

Nous cessons alors d'utiliser les livres comme des objets destinés à combler les moments d'ennui. Nous leur permettons de devenir des interlocuteurs. Certaines phrases sont relues. Certaines idées sont méditées. Certains passages demeurent plusieurs jours dans notre esprit avant de révéler toute leur richesse.

Les vacances sont peut-être le moment d'acquérir enfin un peu de sagesse. Car l'intelligence grandit moins du nombre de livres qu'elle rencontre que du petit nombre qu'elle assimile. Encore faut-il prendre le temps de les goûter. ♦

François-Marie Portes



Notes

1. Cf. « *Why should a man be scorned, if, finding himself in prison, he tries to get out and go home ? ... they are confusing the Escape of the Prisoner with the Flight of the Deserter.* » J.R.R. Tolkien, *On Fairy-stories*.

2. Cf. Sénèque, lettre 2 à Lucilius.



Un mot sur le ✠ PARDON BRETON ✠

Anne Le Pape

Si les Bretons ont le sens du péché, ils ont également foi en la miséricorde divine. Depuis le XV^e siècle, chaque contrée organise annuellement son pardon, véritable fête de l'âme.

Que désigne ce mot de *pardon* utilisé en Bretagne ? Au XV^e siècle, il s'agit de la cérémonie annuelle en certains endroits bénéficiant d'une bulle papale pour obtenir des *indulgences*. Des dizaines de lieux de culte obtiennent ces bulles puis, dans le cours des siècles, le mot est appliqué à toute fête patronale d'église ou de chapelle, y compris celles qui n'ont pas obtenu la bulle.

Le vrai *pardonneur* se met souvent en route durant la nuit qui précède le jour de la fête. S'il le peut, il fait le chemin à pied – parfois pieds nus – pour obtenir la remise de ses fautes (il se confessera et communiera sur place), accomplir un *vœu* ou obtenir une grâce. En arrivant, il fait parfois le tour du sanctuaire à genoux (sept tours



Les processions sont accompagnées de bannières et de représentations de saints locaux.

à Rumengol) ou donne des offrandes aux premiers mendiants rencontrés. Le rôle de ces *mendiants*, objets de la charité des fidèles, entre parfaitement dans la tradition évangélique. Il n'est pas question non plus d'oublier

de se rendre à la *fontaine* qui jouxte la chapelle, dont l'eau sainte retrouve ce jour-là ses vertus miraculeuses, et de s'y laver les mains, le visage et les yeux.

Les bannières

Après la grand-messe se déroule la procession, derrière les porteurs des lourdes *bannières*, choisis en fonction de leur force physique autant que de leur piété : admirons-les penchant chacun la sienne pour lui faire passer la porte souvent basse et la relevant avec une majestueuse lenteur... Ces pans de tissu magnifiquement brodés expriment la foi vivante d'un village et se donnent parfois symboliquement le baiser de paix. Reliques et statues, notamment du saint honoré spécialement ce jour-là, prennent



De saines réjouissances profanes suivent les pardons.

part à la procession. Il n'est pas rare de voir un groupe de pêcheurs ou de matelots, tête

nue et cierge en main, portant une belle barque votive, souvenir d'un naufrage évité. Des *cantiques bretons* accompagnent cette fête religieuse qui marche et qui chante ; quelques notes suffisent à vous transporter à travers le temps et l'espace, liaison mystique entre les vivants et les morts. Les processionnaires n'hésitent pas à porter les beaux *costumes traditionnels*, marque de respect et de dévotion que le cardinal Sarah, envoyé du Pape, sut saluer lors du pardon de Sainte-Anne d'Auray le 26 juillet 2025. À certains endroits se pérennisent des coutumes spéciales : à Quelven, en Morbihan, un petit ange de porcelaine porteur de cierge descend par trois

fois sur un filin partant du haut du clocher et, lors de son dernier voyage, allume avec la flamme le feu de joie, le « *tantad* ». Vêpres et salut du Saint Sacrement suivent traditionnellement.

Les réjouissances

Il n'y a pas lieu de dénigrer les réjouissances profanes qui accompagnent les pardons, elles ont toujours fait partie de la fête – à la seconde place bien sûr – dans une belle union entre le charnel et le spirituel. La foire de pacotille ne tue pas la piété et la chapelle demeure toute la journée un refuge, illuminée par la forêt de cierges au milieu de laquelle s'élèvent les prières silencieuses des pèlerins.

Les forains, les vendeurs de chapelets et de médailles, de nougats, de jouets, permettent aux fidèles de rapporter leur *part de pardon* aux absents – à l'origine le pain bénit distribué à la sortie de l'église. La journée se termine parfois par des danses bretonnes.

Une renaissance

Notre époque, après un fléchissement dans les années qui suivirent le concile Vatican II, connaît une reviviscence de ces « Compostelle » armoricains qui seraient plus d'un millier, célèbres comme à Sainte-Anne d'Auray ou Sainte-Anne-la-Palud ou plus discrets mais tout aussi fervents. ♦



DE QUELQUES VERTUS MÉCONNUES

Ph.-M. Margelidon et M. Lefébure du Bus

Éditions du Cerf, 230 p., 25 €.

Il faut se réjouir d'assister à un certain renouveau de la morale fondée sur les vertus, entendues comme une perfection de l'agir en vue du bien et du bonheur. Loin du moralisme décharné du devoir, la morale vertueuse s'appuie sur un optimisme foncier quoique réaliste et l'idée d'un équilibre entre des excès, en plus ou en moins. Derrière saint Thomas d'Aquin, et en prise avec le monde d'aujourd'hui, les auteurs, deux religieux de deux ordres différents, se sont unis pour permettre à

l'homme du XXI^e siècle de découvrir ce qu'ils appellent des « vertus méconnues ». Globalement, celles-ci sont placées sous la dépendance de certaines vertus cardinales, essentiellement ici la tempérance, la justice et la force. Qu'il s'agisse, par exemple, de la piété filiale ou de l'eutrapélie, de l'humilité ou de la gratitude, les auteurs se sont employés à suivre l'enseignement de saint Thomas d'Aquin. À sa suite, ils soulignent d'ailleurs que ces « *vertus s'appellent les unes les autres*. *Le risque serait de perdre de vue l'ensemble de l'organisme moral* ». À rebours des idées reçues, voici un livre encourageant et rafraîchissant. ♦

Stéphén Vallet

LE THOMISME

Étienne Gilson, Vrin, 1 288 p., 45 €.

Les œuvres complètes d'Étienne Gilson continuent d'être publiées par Vrin et c'est une bonne chose. Ce tome IV offre certainement l'ouvrage le plus important de l'auteur, en tous les cas celui qui a eu le plus de succès et connu de nombreuses éditions : *Le Thomisme*. Au total six, entre 1919 et 1965, qui ont imposé de faire un choix (ce dont les éditeurs s'expliquent longuement). On trouvera donc ici *Le Thomisme* dans sa troisième édition (1927) et dans son ultime version (1965) ainsi qu'une bibliographie et une importante postface d'Alain de Libera. Un événement éditorial. ♦



du livre est constituée de préfaces et d'articles parus dans la revue *Nova et Vetera* que le cardinal Journet avait créée. Il s'agit essentiellement de recensions de livres désormais anciens mais dont plusieurs touchent étrangement des thématiques toujours actuelles. ♦

S.V.

LES MÉFAITS DE L'IDÉOLOGIE

Pierre-André Taguieff, Hermann, 274 p., 22 €.

Terme surabondamment employé, mais rarement défini avec rigueur, l'idéologie habite la modernité et, sous un certain plan, la caractérise. Rien d'étonnant de ce fait qu'un politologue comme Pierre-André Taguieff se penche sur un tel sujet, mêlant philosophie, sciences politiques et histoire des idées. Avec les idéologies, des dynamiques sont à l'œuvre qui impliquent la construction d'un ennemi absolu, une approche en noir et blanc de la réalité et la volonté de destruction de celui qui est considéré comme un obstacle au progrès. Pour autant, le pluralisme démocratique en est-il le vrai rempart ? Il apparaîtra pour le moins étrange de contrôler la dérive totalitaire par l'exposition permanente du marché des idéologies. ♦

Pierre Benoît

ŒUVRES COMPLÈTES, XVII (1961-1963)

Charles Journet, Desclée De Brouwer, 724 p., 45 €.

Théologien thomiste, le cardinal Journet s'est confronté à la grande question du mal qui habite le monde malgré la bonté de Dieu. Ce nouveau volume des œuvres complètes propose essentiellement son maître-livre sur le sujet, *Le Mal, essai théologique*, traité qui n'a rien perdu de sa pertinence et de son intérêt. La seconde partie





L'art d'aimer Jésus

avec Saint Alphonse de Liguori

Du 6 juillet au 31 août, faites une grande retraite en douceur avec notre parcours d'été.



Scannez le qr-code
pour participer.

Proposé par :
Claves, Hozana et Cathoglad.





Portrait de jeune fille (v. 1638-1642),
Diego Velázquez.

Une petite-fille de VELÁZQUEZ ?

Mathilde Tollet

L'exposition en cours au musée Jacquemart-André propose au public des chefs-d'œuvre de la peinture baroque espagnole, parmi lesquels un portrait d'enfant dans un style qui tranche avec ceux qui rendirent si célèbre le maître du *Siglo de Oro* auprès des cours européennes.

Au détour de l'exposition *Splendeurs du Baroque* du musée Jacquemart-André (1), le regard ne peut qu'être attiré par le *Portrait d'une petite fille*, une œuvre à la fois intimiste et mystérieuse peinte par Diego Velázquez (1599-1660). Ce petit tableau appartenant aux collections de l'Hispanic Society de New York contraste fortement avec les portraits de cour du maître espagnol représentant les enfants royaux de la famille Habsbourg, aux teints laiteux parfois maladifs, engoncés dans de somptueux costumes d'apparat.

Largement reconnu comme le représentant majeur du Siècle d'or espagnol et l'un des plus grands artistes de son temps, Diego Rodríguez de Silva y

Velázquez fut admiré à son époque non seulement à Madrid, à la cour cosmopolite du roi Philippe IV, mais aussi à Vienne, à la cour impériale, et enfin à Rome, à la cour papale.

Loin des vertugadins et des coiffures sophistiquées des portraits des infantes Marie-Thérèse ou Marguerite, c'est le seul portrait d'enfant connu du peintre qui ne semble pas représenter un membre de la famille royale ou un personnage de la cour. Datée de la fin des années 1630, l'œuvre frappe par son extraordinaire économie de moyens. La robe bleu-gris de la fillette, simplement esquissée, vient se fondre dans les tonalités chaudes et mordorées du fond de toile. Toute l'attention du spectateur est alors portée sur le visage de cette enfant âgée

Et moi qui suis le soir, et moi qui suis la nuit,
Moi dont le destin pâle et froid se décolore,
J'ai l'attendrissement de dire : Ils sont l'aurore.

« Georges et Jeanne », *L'Art d'être grand-père*,
Victor Hugo, 1877, évocation de ses petits-enfants.



d'environ 7 ans. Des cheveux couleur jais aux reflets soyeux, coiffés à l'espagnole et relevés en chignon, encadrent un visage lumineux au bel ovale et aux grands yeux noirs qui semblent nous fixer avec intensité.

Tout porte à croire que ce petit tableau serait resté en possession de l'artiste jusqu'à son décès (2). La fillette serait l'une des petites-filles de Velázquez, Ines Manuela, la fille de Francesca et de son gendre et fidèle assistant peintre, Juan Bautista Martínez del Mazo. On ignore ce que devint la jeune fille au fil des années mais on pourrait, selon certaines hypothèses, la reconnaître en jeune femme à la jupe rouge dans un tableau intitulé *La Famille de l'artiste*, peint quelques années plus tard, vers 1664, par son père, Martínez del Mazo (3).

Ce portrait intimiste, unique dans l'œuvre de Velázquez, est intéressant à un second titre : il constitue l'une des œuvres phares de la collection réunie par Archer Huntington (1870-1955), un des plus grands philanthropes, érudits et collec-

tionneurs d'art du *Gilded Age* américain, qui consacra sa fortune et son existence à « condenser l'âme de l'Espagne » dans sa collection de l'Hispanic Society of America, ouverte au public à New York en 1908.

Se refusant à acheter directement en Espagne des œuvres majeures appartenant encore au patrimoine national (4), il privilégie les acquisitions réalisées auprès de marchands d'art et c'est avec la contribution de sa mère et mécène, Arabella Duval Huntington, qu'il achète ce *Portrait d'une petite fille*, son premier Velázquez, auprès de la célèbre firme Duveen Brothers, en 1908, pour la somme considérable à l'époque de 100 000 dollars (5).

Au XIX^e siècle, Velázquez est admiré et considéré comme l'un des précurseurs du portrait moderne pour la touche vibrante et l'économie de moyens de ses œuvres de maturité, la présence et l'authenticité de ses personnages. C'est sans nul doute la modernité de ce petit portrait qui plut au collectionneur américain, contemporain et fervent admirateur de peintres comme John Singer Sargent (1856-1925) ou Joaquín Sorolla (1863-1923). ♦

Notes

1. *Splendeurs du Baroque, de Greco à Velázquez*, au musée Jacquemart-André à Paris, jusqu'au 2 août.
2. Juan Bautista Martínez del Mazo, « *Inventario de los bienes de Diego de Silva Velázquez y Juana Pacheco* », Madrid, *Archivo Histórico de Protocolos*, Juan de Burgos, 1661, fol. 698, lot 147 : il pourrait être celui désigné dans l'inventaire *postmortem* de Velázquez sous le titre *Un autre portrait, d'une jeune fille*.

3. Conservé au Kunsthistorisches Museum de Vienne. Elizabeth du Gué Trapier établit une comparaison entre les deux toiles. Elizabeth du Gué Trapier, *Velázquez*, New York, The Hispanic Society of America, 1948, p. 286-89, fig. 185 et 187.
4. Shelley M. Bennett, *The Art of Wealth : The Huntingtons in the Gilded Age*, The Huntington Library, California, 2013, p. 135.
5. Soit près de 2 millions quatre cent mille dollars actuels.



MICHEL de SAINT PIERRE : *un combattant dans les tourments du siècle*

Propos recueillis par Anne Le Pape

Avocat à la Cour, Thierry Bouclier est essayiste (*La République amnésique, La Gauche ou le monopole de la violence – de 1789 à nos jours*), mais aussi biographe (*Tixier-Vignancour*) et romancier (*Le Dernier des occupants*). Il vient de faire paraître une biographie nourrie de Michel de Saint Pierre (1916-1987).

Thierry Bouclier
avocat à la cour, essayiste,
biographe et romancier



**Michel de Saint Pierre
romancier ne craint pas
d'aborder des thèmes d'ac-
tualité. Quels étaient-ils ?**

En 1964, il publie *Les Nouveaux Prêtres*, roman traitant des thèmes de l'infiltration marxiste et du dévoiement du sacerdoce au sein de la frange la plus progressiste de l'Église de France. Ce livre fera l'objet d'une suite



Avec ses ouvrages, Michel de Saint Pierre aborde des thèmes d'actualité.

en 1978, sous le titre *La Passion de l'abbé Delance*. En 1970, avec *Le Milliardaire*, il aborde le thème de l'argent et de ses effets délétères sur les relations humaines. En 1972, avec son très beau roman *L'Accusée*, il analyse le statut juridique de l'épouse, les difficultés de la justice et la misère des prisons françaises. Dans *Laurent*, paru en 1980, il évoque le mal-être de la jeunesse et le drame du suicide. Et en 1982, avec *Docteur Erikson*, il s'attaque à la bureaucratie et aux intérêts financiers qui nuisent à la médecine et aux médecins eux-mêmes. Nous pouvons ajouter son roman policier, *Le Double Crime de l'impasse Salomon*, paru en 1984, qui est une bonne étude de l'univers de la police.

Quel regard porte-t-il sur la jeunesse de son temps ?

Il porte un regard plutôt positif sur la jeunesse des années 1960, la préférant même à celle qui fut la sienne. En 1961, il publie *La Nouvelle Race*, fruit

d'une enquête de deux années sur la jeunesse intellectuelle appartenant au monde étudiant. L'année suivante, il s'intéresse, avec *L'École de la violence*, à la jeunesse plus défavorisée, celle des grands ensembles et des blousons noirs. Son regard sur celle des années 1970, avec son roman *Laurent*, me semble plus désabusé. Mais son regard a toujours été teinté d'indulgence.

Que représentent pour l'écrivain ses engagements politiques ? S'agit-il pour lui de la défense d'une civilisation ?

Oui, mais Michel de Saint Pierre n'avait pas le tempérament d'un homme politique. S'il se présente en 1965 aux élections municipales de Paris sur les listes soutenues par Jean-Louis Tixier-Vignancour ou s'il a failli être tête liste de l'Eurodroite aux élections européennes de 1979, c'est surtout par fidélité à ses amis, et pour ne pas rester un simple spectateur. Son combat pour l'Église et le sacerdoce est l'expression de la foi profonde qui l'animait. Il était absolument français et absolument catholique.

N'y a-t-il pas que des coups à prendre ?

Il est vrai qu'en cela, il reste fidèle à sa devise...

Sa devise personnelle tenait en deux mots, « Me compromettre », tandis que celle de sa famille était « S'il plaît à Dieu ». Et sa vertu préférée était le courage. Du courage, il n'en a jamais manqué, que ce soit lorsqu'il s'est engagé comme ouvrier à 19 ans aux chantiers navals de Saint-Nazaire, puis comme simple matelot pendant quatre années, puis comme résistant à partir de 1943. En tant qu'écrivain, il





aurait pu être seulement romancier, le roman étant le style littéraire dans lequel il s'épanouissait le plus. Mais il a toujours voulu être un témoin, un témoin de son temps, et s'engager pour les causes qui lui semblaient justes. Et ce, quelles qu'en soient les conséquences.

Diriez-vous que le combat en faveur de l'Église traditionnelle est celui qui a eu le plus d'importance pour lui ?

C'est en tout cas celui pour lequel il s'est le plus engagé. À

partir de son roman *Les Nouveaux Prêtres*, qui lui a valu une campagne de dénigrement et de haine à laquelle il ne s'attendait pas, il n'a plus jamais mis son drapau dans sa poche. Il a continué d'écrire, de parler, de faire des conférences, notamment dans le cadre de l'association "Credo". Il a défendu les prêtres persécutés parce qu'ils voulaient continuer de célébrer la messe de leur ordination. Une défense de l'Église traditionnelle inséparable de son attachement à Rome et au successeur de Pierre.



L'écrivain fut toujours très proche de Jean Madiran (1920-2013).

Dans ce combat mené jusqu'à son dernier souffle, quel rôle joue-t-il aux côtés de Mgr Lefebvre, de Jean Madiran, du futur Mgr Gilles Wach, fondateur de l'Institut du Christ Roi ?

Il rencontre Jean Madiran en 1964 lors de la publication des *Nouveaux Prêtres*. À cette époque, ils n'ont pas eu le même parcours, mais Jean Madiran a dû faire face, comme lui, à de violentes attaques de la presse catholique de gauche, lors de la publication, en 1955, de son livre *Ils ne savent*

pas ce qu'ils font. Ils seront toujours très proches, Michel de Saint Pierre écrivant dans *Itinéraires* et dans *Présent*, Madiran pouvant toutefois lui reprocher une certaine candeur.

Son combat pour la défense de la messe traditionnelle va naturellement rejoindre celui de Mgr Lefebvre. Il avait une grande admiration pour le fondateur de la Fraternité Saint-Pie X et celui-ci l'appréciait beaucoup, ce



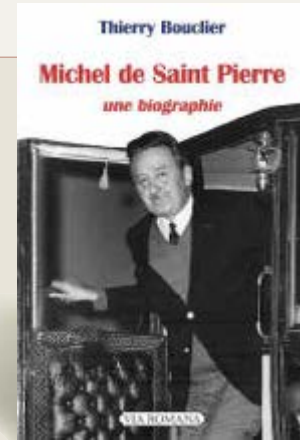
Michel de Saint Pierre fut un admirateur de Léopold Sédar Senghor (1906-2001).

qui n'a pas empêché les rapports entre Mgr Lefebvre et l'association "Credo" d'être, à certains moments, tendus. Lorsque Mgr Lefebvre a fait savoir, à partir de 1986, qu'il pourrait procéder à des sacres, même sans mandat pontifical, Michel de Saint Pierre lui a écrit à plusieurs reprises pour tenter de l'en dissuader. Il est mort en 1987, donc avant le sacre de quatre évêques par Mgr Lefebvre en 1988.

Quant à l'abbé Gilles Wach, futur Mgr Wach, ils étaient liés tous les deux par une sincère amitié. L'abbé, ordonné prêtre par Jean-Paul II en 1979, a été aumônier national de l'association "Credo". Il a célébré la messe des obsèques de l'écrivain, y prononçant un très émouvant éloge funèbre. Une salle du séminaire de l'Institut du Christ Roi, à Gricigliano, porte le nom de Michel de Saint Pierre. J'invite vos lecteurs à lire le chapitre intitulé « Le promeneur du Vatican » de son livre *Sous le soleil de Dieu*, paru en 1984.

Quelle facette de Michel de Saint Pierre vous retient le plus, quelle est celle qui vous a incité à écrire cette biographie ?

Au-delà de son œuvre, riche et variée, la personnalité de Michel de Saint Pierre est intéressante par son éclectisme et son absence de tout manichéisme. Sa vie démontre toute la complexité des rapports humains et de l'Histoire, venant contredire les



MICHEL DE SAINT PIERRE, UNE BIOGRAPHIE

Thierry Bouclier

Éditions Via Romana,
324 p. dont un index. 24 €

simplifications abusives de notre époque. Illustre et authentique résistant, il défendait la mémoire du maréchal Pétain. Ami des Juifs, soutien d'Israël et rejetant toute forme d'antisémitisme, il aimait Brasillach, lisait Rebatet et appréciait François Brigneau. Admirateur de Léopold Sédar Senghor, il dénonçait les campagnes de subversion menées contre l'Afrique du Sud. Homme de traditions, il était profondément ancré dans son siècle. Attaché à la France, il a parcouru le monde comme voyageur ou reporter. ♦

LECTURES *jeunesse***LE MISSEL DES ENFANTS
PRIÈRES CHRÉTIENNES
POUR LES ENFANTS**

Facile à emporter grâce à son format de poche, mais relié, doré sur tranche et soigné par sa couverture et son lien en cuir bleu clair, ce missel pour enfants est un outil très pratique pour suivre la messe en rite ordinaire. Les textes officiels des différentes parties de la messe sont présentés et un code couleur permet de différencier aisément les paroles du prêtre de celles des fidèles. Le tout est joliment illustré par by.bm.



Le même style a été adopté pour la réalisation d'un livre de prières en cuir vert, le doré en moins. Les beaux dessins réalistes de Marthe Poizat agrémentent des prières traditionnelles telles que les antiennes à la Vierge, les prières de saint Ignace ou de saint François d'Assise,

les actes de foi, d'espérance et de charité, entre autres. Suivent les grandes prières de la messe, des prières pour chaque instant de la journée, comme le bénédicité ; enfin pour des émotions ou des fêtes comme un baptême ou une communion, l'Avent ou le Carême, Pâques ou la Pentecôte.

Deux bonnes idées de cadeaux pour les enfants suivant la liturgie ordinaire et habitués au tutoiement. ♦

Éditions Mame, 96 p. chacun, 14,95 € chacun

**LES GRANDES SAINTES À COLORIER**

Petit Page

De Notre-Dame à Mère Teresa, en passant par Lucie, Barbe, Marthe ou Odile, Hildegarde ou Colette, Inès Takeya, Zélie ou Jacinthe, pas moins de 31 femmes ou jeunes filles sont représentées dans ce magnifique album de coloriage, format A4. Les dessins de Petit Page sont réalistes et jolis et pourront être coloriés dès 6 ans. Et même si Jehanne d'Arc a une coupe de cheveux inhabituelle, l'ensemble est très réussi. Pour des heures d'activité récréative en bonne compagnie. ♦

Éditions du Triomphe, 32 p., 9,90 €

**SAINT AUGUSTIN,
DOCTEUR DE LA VÉRITÉ**

Bérengère Darlison

Comment Augustin, jeune homme dissipé à la vie dissolue, tant dans sa ville natale qu'à Carthage (Afrique du Nord), est-il devenu le grand docteur de l'Église dont on lit toujours les écrits avec profit ? C'est l'objet de ce petit livre, agréablement illustré par Cécile Guinement et destiné aux enfants à partir de 8 ans. Des larmes de sainte Monique, sa mère, à sa fécondité prodigieuse, l'auteur sait mettre à la portée des enfants quelques traits de la vie et des enseignements de ce grand saint. ♦

Éditions Téqui, coll. « Les Petits Pâtres », 32 p., 13,90 €

**FUGITIF, JOE CHEZ LES SINN FÉINERS**

Francis Finn

Joe, jeune Américain de 17 ans, doit s'exiler quelque temps pour éviter la prison. Car il a stupidement envoyé un agent de police à l'hôpital et ce dernier n'a guère goûté la plaisanterie. Voilà donc Joe débarquant en Irlande pour retrouver son oncle. La découverte de Dublin, sous la coupe des *Black and Tans*, ne va pas se faire sans heurt. Aussi Joe doit-il fuir à nouveau, jusqu'au fin fond de la verte Erin. Heureusement de mystérieux amis semblent veiller sur lui...

Les aventures de Joe, maladroit comme pas un, fanfaron et inconscient du danger, sont des plus réjouissantes dans un contexte dramatique d'insurrection irlandaise et de répression sévère. La fougue et l'humour de l'auteur, jésuite américain aux origines irlandaises, qui transparaissent dans ce livre, font passer de très bons moments au jeune lecteur, dès 10 ans, qui appréciera la qualité de l'écriture et du fond, faisant regretter que l'Irlande actuelle ne soit plus celle décrite dans ce roman historique. ♦

Éditions Clovis, coll. « Le Lys d'Or », 224 p., 16,90 €

Marie Lacroix



UNIVERSALITÉ et FRANCITÉ

L est des religions attachées à une terre, comme nourries par elle et qui s'étiolent inmanquablement lorsqu'elles s'en éloignent. D'autres passent au-delà des frontières, mais au prix d'un ancrage quasi politique générant un conformisme froid, souvent la violence. L'universalité du catholicisme, nécessairement liée à sa vérité, est une source d'émerveillement renouvelé.

Le vice-président des États-Unis, JD Vance, a publié, le 16 juin, *Communion: Finding My Way Back to Faith* (1), où il retrace tout son cheminement spirituel, celui d'un ancien protestant du Midwest américain converti à la foi catholique, devenu grand lecteur de saint Augustin.

Geste électoral ? Geste plutôt improbable, quand encore seulement 20 % des Américains se disent catholiques, quand tout le socle du pays a été forgé par une culture protestante anglo-saxonne qui sacralise la liberté politique et a toujours craint la souveraineté de l'Église. Vance affirme s'être converti parce que

« les enseignements de Jésus-Christ sont vrais », comme il l'a déclaré à la sortie du livre. Et il n'hésite pas à dire comment cette foi est devenue, pour l'« *Écossais-Irlandais des montagnes* » qu'il est, le socle de sa vision de l'homme, de la société, mais aussi de son engagement public.

Comment son intelligence et son cœur ont-ils basculé, avant qu'il ne reçoive le baptême en 2019 ? En visitant une cathédrale française, raconte-t-il, en se trouvant brusquement saisi par cette tradition immense aux racines plurielles. Si Vance déplore la triste décadence de l'Europe, il n'est pas sans savoir que le continent, et particulièrement la France, fut à la source du développement et de la diffusion de la Bonne Nouvelle, y compris d'ailleurs, à sa mesure, aux États-Unis.

Le catholicisme américain n'a pas que des racines françaises, mais la place des prêtres missionnaires français est loin d'être anodine, comme le note Charles Vaugirard dans un ouvrage récent, *Les Racines françaises du catholicisme américain* (2). Avant que le traité

de Paris de 1763 ne nous arrache tous nos territoires, ce que l'on appelait « la Nouvelle-France » regroupait la quasi-totalité du Canada actuel et plus du tiers des États-Unis actuels, et les missions catholiques françaises y rayonnaient. Deux décennies plus tard, c'est aux Sulpiciens français que le premier évêque de Baltimore fait appel pour fonder le premier séminaire des États-Unis : pas moins de 44 évêques français se retrouveront ainsi à la tête de diocèses américains.

Le catholicisme est universel. C'est sa vocation – et son génie. Il prend chair dans des hommes, dans des peuples, sans renier ce qui les constitue particulièrement, tout en les élevant vers le bien. Reste à savoir jusqu'où Vance l'incarnera. ♦

Notes

1. *Communion: Finding my Way Back to Faith*
JD Vance,
Éditions Harper, 304 p., 24,48 €.
2. *Les Racines françaises du catholicisme américain*
Ss la dir. de Charles Vaugirard,
Éditions Téqui, 172 p., 16,90 €.



THÉÂTRE

SAINTE MARGUERITE- MARIE ET MOI

Comment une sainte du XVII^e siècle peut-elle être appréhendée par une jeune femme du XXI^e siècle, appartenant au milieu gauchiste et fortement anticatholique ?

Cette femme, c'est Clémentine Beauvais, professeur de lettres et déjà auteur. Ayant découvert les liens familiaux qui la relie à sainte Marguerite-Marie Alacoque, elle décide, sur les conseils d'une amie, de consacrer un livre à l'illustre membre de sa famille. Celui-ci, fruit de ses réflexions, a été mis en scène par Sybille Montagne. Avec un talent formidable, l'actrice assume les rôles des divers protagonistes de cette histoire dont les conséquences dépassent l'auteur.

Avec un talent consommé, Sybille Montagne fait vibrer les cœurs mais sourit aussi, les situations burlesques ne manquant pas dans cette rencontre de deux siècles et deux mondes si opposés.

Les séances sont rares mais à ne pas manquer...

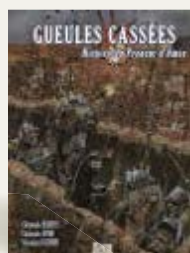
Adaptation et mise en scène par Laurence Bohec. ♦

Marie Martin



Pour plus d'informations :
<https://margueritemarie.fr/>

BD



GUEULES CASSÉES. HISTOIRE DU PRENEUR D'ÂMES

Hadevis, Hénin, Gourdin

Éditions Osmose, 54 p., 16 €.

Louis Lenoir n'était pas destiné à devenir aumônier militaire. Prêtre jésuite ordonné en 1911, il est alors nommé en Belgique comme enseignant de collège. Puis arrive l'ordre de mobilisation en 1914. Dès lors, le père Lenoir se met au service de tous les soldats : ceux qui le réclament pour leurs derniers instants, ceux qui veulent la messe ou se confesser avant d'aller au combat, ceux qui ne connaissent pas Dieu... Et pour ce faire, il demande à partager la vie des poilus, dans

les tranchées. Au péril de sa vie, le père Lenoir va ainsi braver les tirs, les obus, la fatigue extrême et, tel le Bon Pasteur, donnera sa vie pour ses brebis.

La lecture de cette bande dessinée au scénario particulièrement bien mené et aux images poignantes ne peut laisser indifférent. Quelle excellente chose de faire connaître cette lumineuse figure de prêtre, réellement configuré à Notre-Seigneur, à une époque où le prêtre est si ignominieusement attaqué ! L'émotion que suscite la lecture de cette BD est à rapprocher de la belle préface de Mgr de Romanet, évêque aux armées, à l'appel à l'engagement de jeunes hommes généreux. ♦

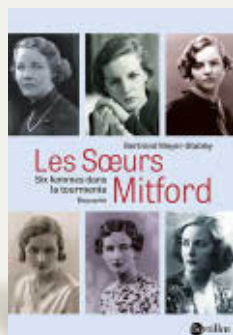
Natacha



LES SŒURS MITFORD, SIX FEMMES DANS LA TOURMENTE

Bertrand Meyer-Stabley

Bartillat, 312 p., 22,90 €.



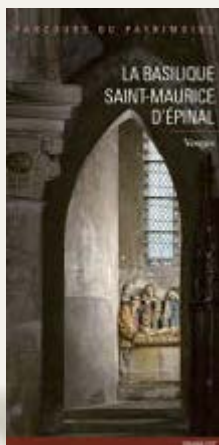
Dans la famille Mitford, je demande... À vrai dire, impossible de choisir un personnage plus qu'un autre dans cette famille qui a illustré à sa manière la *High Society* britannique du début du XX^e siècle. Elles étaient six filles, dotées chacune d'un caractère trempé et d'un goût partagé pour la provocation. L'une fut l'épouse du chef du fascisme anglais quand sa

petite sœur tenta de se suicider lorsque la guerre éclata entre son pays et son ami Hitler. Une autre avait pris fait et cause pour le communisme international et y consacra sa vie, alors que la romancière de la famille fila le parfait amour avec un ministre de De Gaulle et que la dernière de cette étrange famille fut la sage mais quand même excentrique duchesse du Devonshire. À la hauteur de son sujet, l'auteur plonge son lecteur dans une saga d'autant plus romanesque qu'elle est vraie, bien que l'on risque de perdre son souffle à suivre les folies de ces destins hors du commun. ♦

Benoît Maubrun

LA BASILIQUE SAINT-MAURICE D'ÉPINAL

Éditions Lieux-Dits, 80 p., 9 €.



Que ce soit parce qu'ils se trouvent sur un lieu de passage pendant des déplacements, ou par intérêt, dans un voyage livresque, il est toujours bon de découvrir les trésors de notre patrimoine national. Parmi ceux-ci la basilique d'Épinal, née autour d'une ville en pleine expansion au X^e siècle, mérite un arrêt. Que ce soit par sa construction elle-même ou ses reliquaires et statues remarquables, nous découvrons un art empli de foi, se déployant du Moyen Âge au XIX^e siècle.

De nombreuses photos mais aussi un plan détaillé permettent une visite guidée passionnante. Une découverte possible pour toutes les bourses ! ♦

Agnès Cotton

LE TEMPS DES SAISONS

Anne Sefrioui

Hazan, 132 p., 20 €.



Les saisons s'enchaînent et ne se ressemblent pas... sur toute la planète. Ce bel ouvrage, relié, se fermant avec un ruban, invite à découvrir des estampes japonaises sur le thème des saisons. Printemps, été, automne, hiver se succèdent, avec une trentaine de pages par période. L'évolution de la nature est retranscrite avec finesse et la beauté de l'instant qui passe est immortalisée sur le papier. Les cerisiers pour le printemps, les cigales pour l'été, les érables pour l'automne ou la neige en hiver sont autant de sonorités qui parlent aux Japonais, mais pas seulement ! De belles couleurs pour des dessins parfois très simples qui invitent au voyage. ♦

A.C.



« Regardez les oiseaux du ciel :
ils ne font ni semailles
ni moisson. »

Apologie de l'ABANDON CHRÉTIEN *par temps chaud*

Chanoine Alexis d'Abbadie d'Arrast, icrsp

La grande chaleur agite les médias et les populations mais n'est-ce pas contraire à l'esprit évangélique ? Le Christ nous a avertis contre les préoccupations artificielles et paralysantes. Petit guide de l'essentiel pour un été vraiment serein.

L Il fait chaud ! Trop chaud ! La France voit se succéder les canicules : fin mai, fin juin et l'on redoute la suite, l'été n'étant pas fini. Quelle triste perspective pour les vacances. N'en déplaise au regretté Charles Aznavour : il ne semble pas vraiment « *que la misère serait moins pénible au soleil* ».

Adieu au bon sens

Les apôtres du réchauffement climatique relèvent la tête pour sermonner le bon peuple : ils l'avaient annoncé et prédit. Le trou dans la couche d'ozone ; les gaz à effet de serre ; les incantations de Greta Thunberg...

Il semble bien loin le temps de l'adage ancien que me rapportait un paysan aubois : « *Dans l'Aube il n'y a que deux saisons : l'hiver et le 15 août !* » Que faut-il faire ? La réponse est simple : infantiliser la population. Il ne faut pas s'exposer au soleil et se couvrir ; il faut boire souvent ; surveiller les personnes âgées ; fermer ses volets le jour et aérer la nuit... Que de choses auxquels certainement nous n'aurions pas pu penser tout seuls : il nous faut notre État « nounou » pour nous assister, nous guider. Au diable le bon sens ! Du reste, le moindre incident lié à la chaleur ne serait-il pas imputable au gouvernement qui n'a su an-

ticiper, appréhender ? L'opposition et les médias s'en donnent à cœur joie !

Plus dramatique encore est le climat de peur, d'anxiété distillée. La guerre en Ukraine et la potentielle invasion russe de l'Europe entière, le conflit en Iran et ses conséquences économiques mondiales, les menaces de pandémies diverses et variées qui font planer le spectre de confinements et de masques, et j'en passe : tout cela n'avait pas suffi, il fallait encore trouver de quoi garder les gens en haleine pour les grandes vacances. Rien de tel qu'un bon 40 degrés pour quelques jours. Dès lors toute réflexion est proscrite. L'historien est interdit de relever



des épisodes de canicules passées et même le simple citoyen est empêché d'interroger sa propre expérience : il a pu avoir chaud autrefois... Pas d'interrogation, pas de réflexion ! Au diable les climatosceptiques !

La solution de l'Évangile

« Ne vous souciez pas, pour votre vie, de ce que vous mangerez, ni, pour votre corps, de quoi vous le vêtirez. La vie ne vaut-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que les vêtements ? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne font ni semailles ni moisson, ils n'amassent pas dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Vous-mêmes, ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Qui d'entre vous, en se faisant du souci, peut ajouter une coudée à la longueur de sa vie ? Et au sujet des vêtements, pourquoi se faire tant de souci ? Observez comment poussent les lis des champs : ils ne travaillent pas, ils ne filent pas. Or je vous dis que Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'était pas habillé comme l'un d'entre eux. Si Dieu donne un tel vêtement à l'herbe des champs, qui est là aujourd'hui, et qui demain sera jetée au feu, ne fera-t-il pas bien davantage pour vous, hommes de peu de foi ? » (Mt 6, 25-30).

Que l'on m'excuse cette longue citation de l'Évangile mais qui rappelle bien opportunément

quelle attitude doit avoir un chrétien face aux maux présents. La recette de Jésus est simple et tient en un mot : l'abandon. Il ne s'agit pas de remplacer le scientifique et le climatologue, ni de tenir pour rien les considérations politiques face à un phénomène de hausse des températures année après année que personne ne saurait mettre en doute. Cependant, il s'agit de prendre une saine hauteur et de ne pas se laisser paralyser par la peur. Considérer avec réalisme la situation présente et agir de façon pragmatique tout en étant conscient que nous ne sommes pas sur terre pour y rester et que notre vraie patrie est le Ciel.

Une vision à court terme

Somme toute, la société actuelle se meurt d'une vision à court terme où le matériel et le confort prennent toute la place. Face à cela le chrétien doit opposer une sérénité. Relisons l'Écriture : *« Ne vous faites donc pas tant de souci ; ne dites pas : "Qu'allons-nous manger ?" ou bien : "Qu'allons-nous boire ?" ou*

encore : "Avec quoi nous habiller ?" Tout cela, les païens le recherchent. Mais votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît. » (Mt 6, 31-33).

Les grandes vacances ont commencé et heureux ceux qui pourront en profiter pour faire une retraite spirituelle afin de se recentrer sur Dieu et donc sur l'essentiel. Heureux ceux aussi



Les périodes de grosse chaleur ou de tensions internationales sont propices à l'abattement.

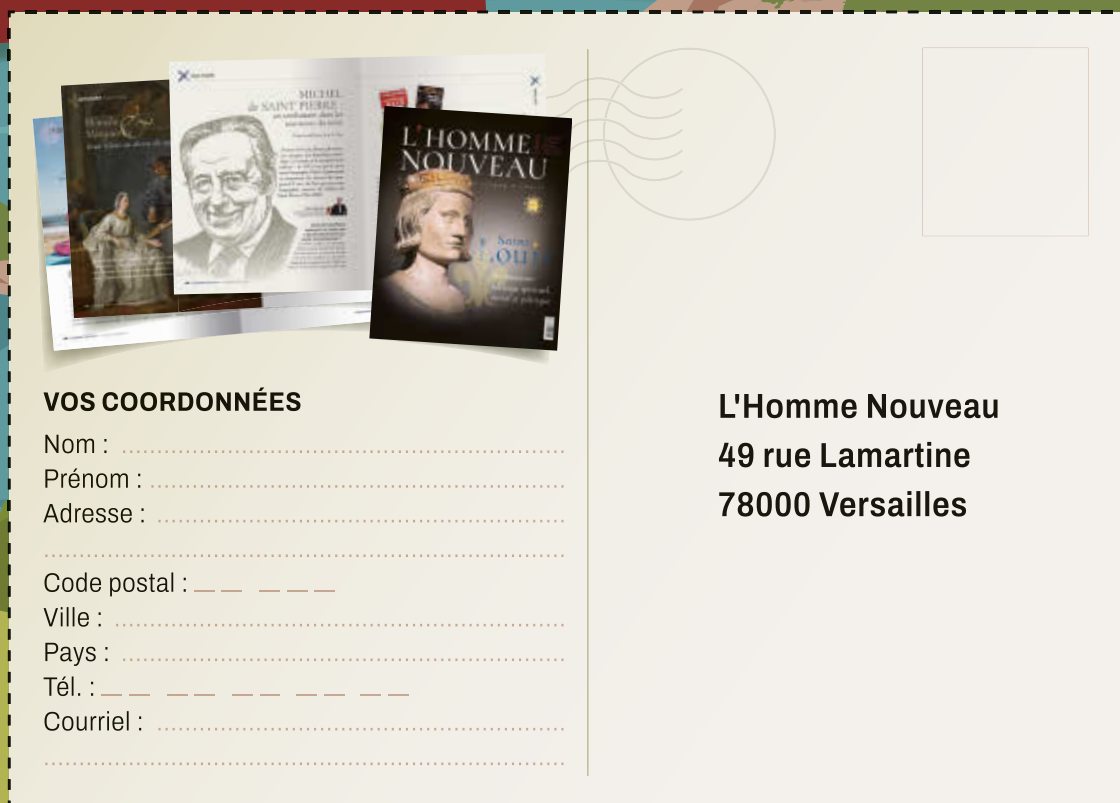
qui pourront prendre un temps de divertissement et de repos en famille sans se laisser polluer par les tracas présentés *ad nauseam* par les journaux, la télévision ou sur Internet. Peut-être que les vacances sont justement l'occasion de laisser le monde et sa propagande de côté pour ne s'attarder qu'à l'essentiel : ce qu'il y a de beau, de vrai, de bon. ♦

L'HOMME NOUVEAU

CE NUMÉRO VOUS A PLU ?

Dites-le nous pour nous encourager
à **FAIRE ENCORE MIEUX**

et **ENVOYEZ-NOUS**
CETTE CARTE POSTALE



VOS COORDONNÉES

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal : ____ - ____

Ville :

Pays :

Tél. : ____ - ____ - ____

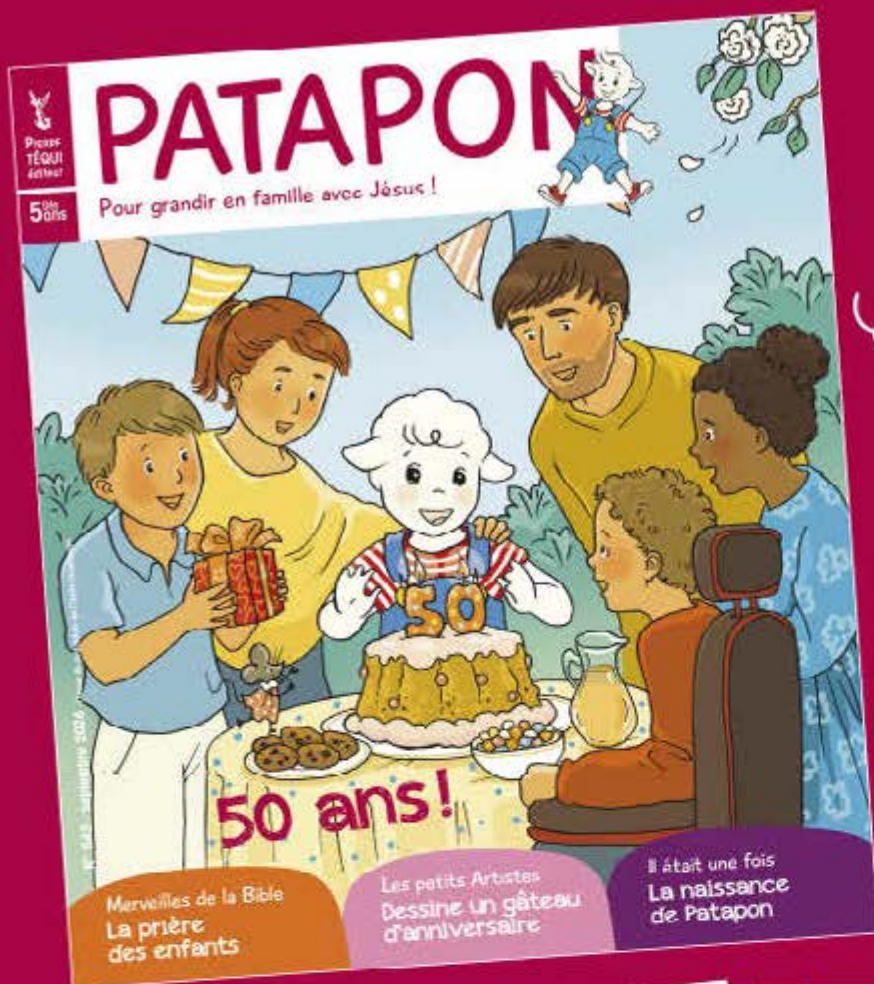
Courriel :

L'Homme Nouveau
49 rue Lamartine
78000 Versailles

Si vous préférez
nous encourager par
courriel, n'hésitez pas :

contact@hommenouveau.fr





Dès
5 ans

Patapon a 50 ans !

Depuis 50 ans,
Patapon accompagne les enfants
« pour grandir en famille avec Jésus » !
L'ami indémodable pour éveiller
chez les petits le goût du Vrai,
du Beau et du Bon.

28 pages
en couleurs !



Chaque mois, l'enfant y trouve :

- ★ Une page d'Évangile
- ★ Des cartes-prières à découper
- ★ Un conte
- ★ Des jeux, bricolages, coloriages, recettes...
- ★ La vie d'un ami de Dieu
- ★ Une découverte de la Bible
- ★ Une BD à suivre
- ★ Et bien d'autres surprises !



11 numéros
par an

Abonnez-vous
dès **35€***

Pour s'abonner
ou recevoir un
numéro gratuit



* abonnement 6 mois



TRANSMETTEZ VOTRE PATRIMOINE POUR L'AVENIR DE LA FAMILLE

**Demandez gratuitement votre brochure sur les legs,
les donations et les assurances-vie !**

Depuis 120 ans, les Associations Familiales Catholiques promeuvent la famille comme cellule vitale de la société auprès des élus et des décideurs, convaincues que lorsque les familles vont bien c'est toute la société qui en bénéficie. Fortes d'un réseau de 51 000 familles, les AFC leur proposent de nombreux services au sein de leurs 280 AFC locales.

En transmettant une partie de votre patrimoine aux AFC, vous agissez concrètement pour mettre la famille au cœur de la société.

Demandez votre brochure legs papier ou digitale en toute confidentialité à Hélène Manhès, par courriel à h.manhes@afc-france.org ou par téléphone au 01.48.78.82.72.